

John Flower (éd.)

François Mauriac, journaliste

Les vingt premières années,
1905–1925

Peter Lang



John Flower (éd.)

François Mauriac, journaliste

Les vingt premières années,
1905–1925

Peter Lang



Introduction

Vous avez en vous l'étoffe d'un chroniqueur étourdissant et d'un polémiste redoutable.

— Lettre de Valléry-Radot, le 2 octobre 1914

Que le journalisme est un art difficile.

— *Le Figaro*, le 23 mai 1949

En décembre 1952 le Prix Nobel de littérature fut décerné à François Mauriac « pour l'analyse pénétrante de l'âme et de l'intensité artistique avec laquelle il a interprété, dans la forme du roman, la vie humaine. » Mauriac avait soixante-sept ans. Cette distinction, qui couronna une carrière remarquable commencée depuis une quarantaine d'années, allait-elle aussi en marquer la fin ? La possibilité ne sera pas mise en question par la publication en 1954 de *L'Agneau*, roman avec lequel Mauriac luttait déjà depuis sept ans. Mais la parution en 1969 d'*Un adolescent d'autrefois* – roman que beaucoup comptent parmi ses meilleurs – révélera que ce don de créativité n'a été qu'en sommeil. Malheureusement nous ne saurons que spéculer sur ce qu'il aurait continué à nous offrir ; la suite, dont nous n'avons que le fragment *Maltaverne*, publié après sa mort, ne sera jamais réalisée.

Ce qui nous frappe pourtant aujourd'hui c'est que dix-sept ans plus tôt en décembre, le jury de Stockholm ne fit aucune référence à Mauriac poète, ni au dramaturge, ni à l'essayiste ... et ni au journaliste. Peut-être n'est-il donc pas sans ironie que la voix de Mauriac commencera à s'imposer parmi les plus écoutées de la presse quotidienne à partir des derniers mois de 1952 par l'intermédiaire de son Bloc-Notes, qui parut pour la première fois, comme on le sait, dans *La Table ronde*, revue essentiellement littéraire qui « avait l'ambition d'occuper la place laissée libre par *La Nouvelle*

Revue Française. »¹ Si, au début et conforme à l'esprit de la nouvelle revue, le Bloc-Notes n'était pas inspiré par la politique « il le devint très vite ».² Mauriac quitta *La Table ronde* et pendant presque une vingtaine d'années dans *L'Express* et dans *Le Figaro*, ses articles distinctifs, dominés par sa foi et une profonde charité auront la place d'honneur dans la presse française. Nous aurions tort pourtant d'oublier qu'avant le Bloc-Notes, Mauriac avait déjà une cinquantaine d'années d'expérience de journalisme derrière lui. Il commença à écrire dans un quotidien majeur, le conservateur *L'Echo de Paris*, en 1932, mais il avait à partir de 1905 déjà collaboré à plus d'une vingtaine de revues et de journaux.

En publiant en 1977 son *Mauriac avant Mauriac*³ Jean Touzot exhuma, avec des nouvelles et des extraits des lettres de la Première Guerre mondiale, une trentaine d'articles que Mauriac avait écrits jusqu'en 1922, surtout ses chroniques dans *Le Gaulois*. Certes, comme Touzot le dit, le ton et le talent et la « plume bien affûtée » du grand journaliste des années futures commencent à se faire voir, même si ses positions politiques et sociales subiront des modifications souvent assez radicales. Mais des seules premières années il y en a déjà plus – des comptes rendus pleins d'esprit et dans lesquels Mauriac n'hésite pas à faire étalage de sa culture, des essais et des 'méditations' qui souvent reflètent – peut-être inconsciemment – certaines préoccupations personnelles, des extraits de quelques conférences et ses réponses à plusieurs enquêtes.

Mauriac quitta Bordeaux et le Sud-Ouest le 15 septembre 1907 pour s'installer à Paris sous le prétexte de préparer le concours d'admission à l'Ecole des Chartes, la seule de toutes les grandes écoles, à l'époque, « où les mathématiques ne fussent pas exigées ».⁴ Il est vrai que déjà licencié ès lettres de l'université de Bordeaux, Mauriac avait sans doute l'aptitude de poursuivre

1 Voir *Bloc-Notes, 1952-57* (Paris : Flammarion, 1958), [3].

2 *Ibid.*

3 Paris : Flammarion, 1977.

4 *La Rencontre avec Barrès* dans *François Mauriac : Œuvres autobiographiques* (Edition établie, présentée et annotée par François Durand, Paris : Gallimard, 1990, 170 (OA)).

des recherches (Albert Dufourcq, professeur à la faculté, l'avait encouragé à faire une thèse sur 'Les Origines du franciscanisme en France') et ensuite à faire carrière de chartiste, mais il est moins certain qu'il en avait le goût. Qui, d'ailleurs, parmi ses proches auraient pu se laisser duper ? Le frère de Mauriac, Raymond, son aîné de trois ans, s'en souvient :

Il est vrai qu'en famille nous le plaisantions sur son exclusivisme et ses effusions littéraires, sa prétention de vivre à Paris avec une plume et du papier.

Sensible à l'objection, François eut vite fait de se découvrir une vocation de déchiffrer des textes que seule pouvait lui assurer l'Ecole des Chartes. La préparation au concours fut donc le prétexte à son évasion. Aucun de nous ne fut dupe.⁵

Quatre mois avant de partir, le 16 mai, au moment où il avait décidé de préparer l'examen, Mauriac avait écrit à son ami André Lacaze, déjà à Paris : « Je [...] me réjouis de la noble et sérieuse vie que tu veux me faire vivre à Paris. Je désire d'un grand désir me réveiller de ma torpeur, me secouer [...] De plus en plus je me sens mûr pour m'intéresser aux idées, car de plus en plus la littérature m'écœure, comme ces sucreries dont j'aurais abusé. »⁶ Mais, bien qu'il fût fort, ce désir de s'échapper de la société bourgeoise et conservatrice, aussi bien que des contraintes familiales afin de se plonger dans ce qu'il imaginait être la vie littéraire, culturelle et intellectuelle de

Voir aussi *François Mauriac : Souvenirs retrouvés* (Entretiens avec Jean Amrouche, Paris: Fayard/Institut National de l'Audiovisuel, 1981).

- 5 *François Mauriac, mon frère* (Bordeaux : L'Esprit du Temps, 1997), 33, 4. Mauriac lui-même reconnaît ce prétexte dans ses entretiens avec Jean Amrouche mais comme beaucoup d'autres parties de leur conversation celle-ci n'a pas été reprise dans la version publiée. Tout de même à l'époque il semble que Mauriac se résigna à la possibilité d'une carrière de chartiste. Le 7 mai 1907 il note dans son journal intime : « Je me décide à préparer l'examen d'admission à l'école des chartes : je ne risque rien d'essayer ... Si j'échoue je n'aurai qu'à le préparer à Paris en même temps qu'une thèse ... Si je réussis, c'est ma vie fixée ... Il n'est pas désagréable d'avoir une vie paisible dans quelque bibliothèque de province ? » Mais il ajoute « – n'en plus parler – ». Le *Journal intime* se trouve dans le Fonds Mauriac à la Bibliothèque municipale de Bordeaux et ne peut être consulté sans l'autorisation des héritiers de François Mauriac.
- 6 *François Mauriac : Lettres d'une vie (1904–1969)* (Correspondance recueillie et présentée par Caroline Mauriac, Paris : Grasset, 1981, 20 (LV)).

la capitale, ne se réaliserait pas sans peine. Cet 'adolescent d'autrefois', le dernier des cinq enfants Mauriac, avait bénéficié d'une vie aisée. De plus, il était toujours 'le petit' de la famille, proche de sa mère, protégé, spécial ... Dans son *Journal intime* le jour de son départ, le 15 septembre, il écrit : « je quitte Bordeaux – regretté seulement par ma mère – tristesse », et lorsqu'il redécouvre ces mots en 1940, au moment où il rédige *La Pharisiennne*, il note : « Je n'étais plus tout jeune : J'allais avoir vingt-deux ans. Mais j'étais traité comme le sont aujourd'hui les garçons de dix-sept ans. »⁷ Tout sera raconté dans des volumes de mémoires – par exemple, *Commencements d'une vie* (1932), *La Rencontre avec Barrès* (1945) et *Ce que je crois* (1962) – et souvent transposé dans ses romans, tels que *Le Mystère Frontenac* (1933), *Les Chemins de la mer* (1939), *Un adolescent d'autrefois* (1969).

Mais tout en profitant de ce milieu il n'hésitait pas à en être le critique. Adolescent sensible et d'esprit très éveillé, il se livrait, dira-t-il plus tard dans *Dieu et Mammon* « à tous les excès d'un esprit critique sans frein ».⁸ Sans doute à l'époque cherchait-il souvent à provoquer, à remettre en question et même à se moquer des valeurs enracinées de son milieu. Mais profondément dreyfusard ultérieurement, l'était-il vraiment au début du siècle ? Même encouragé par son frère Jean à y participer, avait-il vraiment de la sympathie pour le Sillon, le mouvement de catholicisme social de Marc Sangnier, comme il le prétendra plus tard ? N'est-il pas plutôt probable qu'il a participé à des réunions à Langon ou à Bordeaux par curiosité et a exprimé son enthousiasme pour souligner son indépendance ? Il est vrai que des lettres à Lacaze suggèrent que, pendant un certain temps, cet enthousiasme fût sincère. C'est le Sillon, écrit-il « qui m'a pris tout entier et que malgré tout je trouve intelligent d'abord, et surtout dans lequel je vois la mise en pratique de l'Evangile, et l'indispensable effort pour délivrer l'Eglise de certains de ses amis qui sont plus dangereux que ses ennemis ... » et « malgré tout je m'intéresse au 'Sillon' plus que je n'en ai l'air ».⁹ Pourtant,

7 Pour la deuxième citation, voir *François Mauriac. Œuvres romanesques et théâtrales complètes* (Edition établie présentée et annotée par Jacques Petit, Paris : Gallimard, 1978), Vol. I, xcvi (OC, I, II etc.).

8 *Op. cit.*, OA, 785.

9 *LV, op. cit.*, 15 et 16. Les lettres sont de 1906 mais sans date plus précise.

quoi qu'il prétende plus tard, Sangnier¹⁰ et son mouvement (aussi bien que sa propre participation) seront vivement moqués dans un épisode de son premier roman, *L'Enfant chargé de chaînes* (1911).¹¹ Et ce qui en dit peut-être plus long c'est ce qu'il écrivit dans son journal intime trois mois après son arrivée à Paris le 15 décembre 1907 : « Causerie avec [Xavier] Darbon hier soir sur le Sillon – sur ce qu'il y avait de trouble et de vaguement sensuel dans certaines amitiés de M. S. – c'est que la fameuse amitié du Sillon s'imprégnait d'une sentimentalité choquante et bien ridicule. »¹² Et il y avait Maurice Barrès (qui allait jouer un rôle crucial trois ans plus tard) et « l'intoxication barrésienne »¹³ de sa trilogie 'Le Culte du moi', qui, comme Mauriac le dira dans *La Rencontre avec Barrès*, l'encouragea à adopter « une attitude en face de l'adversaire, du barbare : des autres. »¹⁴

10 Voir par exemple le bloc-notes de *L'Express*, le 28 mai 1960 une dizaine de jours après la mort de Sangnier : « Infidèle dès le premier jour, je n'aurai jamais cessé de me battre sur la ligne où Marc m'avait amené quand j'avais dix-huit ou dix-neuf ans. [...] Nourri dans le milieu bourgeois le plus fermé, je n'avais sur le problème social que des idées confuses, une vague mauvaise conscience. Mais une vérité allait se dégager pour moi grâce à la rencontre avec Sangnier, et je n'ai jamais cessé depuis d'en être possédé [...] » et *Le Figaro*, le 5 juin 1950 in *François Mauriac : La Paix des cimes, Chroniques, 1948–1955* (Edition établie par Jean Touzot, Paris : Bartillat, 1999). Dans ce dernier Mauriac est peut-être plus objectif : « Je ne fus fidèle à Marc Sangnier que quelques semaines, trop barrésien, trop fou de littérature, trop ambitieux aussi peut-être, pour m'attarder longtemps au milieu de ces apôtres à la cravate lavallière noire. A vingt ans, j'incarnais tout ce que Marc Sangnier détestait, et il ne m'accorda aucune attention. En retour, je traçais de lui, dans mon premier roman, une caricature pas très méchante. » Et dans les *Mémoires politiques* : « En fait, je demeurai peu de temps un prosélyte du *Sillon*, parce qu'un petit barrésien de mon espèce déplaisait dans ce milieu 'ouvriériste' et qu'aucune de mes qualités n'y avait cours, alors que mes défauts d'homme de lettres naissant et de 'gosse de riches' y faisaient horreur. » *Op. cit.*, Paris : Grasset, 1967, 14.

11 Voir notre article 'François Mauriac and Social Catholicism: an episode in *L'Enfant chargé de chaînes*', *French Studies*, April, 1967.

12 *Journal intime, op. cit.* Voir aussi *ibid.*, le 19 mars 1908 : « il m'est donné de constater que ni le collège, ni le Sillon, ni la famille, ni la Réunion des étudiants ne sont parvenus à m'assimiler, à m'absorber. Dans ces divers milieux je fus toujours le réfractaire. »

13 *La Rencontre avec Barrès, OA, op. cit.*, 207.

14 *Ibid.*, 207

A cette même époque et avant de monter à Paris, Mauriac avait commencé à écrire – la pièce *Va-t'en* avec sa ‘lettre-préface’ à sa sœur Germaine, écrite quand il avait treize ans ainsi que des poèmes publiés dans *La Revue du temps présent* qui, dans *Le Mystère Frontenac*, deviendra le plus prestigieux *Mercur de France* ... Et comme on le sait, il commença modestement sa carrière de journaliste, en publiant le 15 juin 1905 dans *La Vie fraternelle : Organe du Sillon de Bordeaux et du Sud-Ouest*, ‘A Lourdes’, la description d’un pèlerinage fait par des sillonnistes de Bordeaux.¹⁵ Pourtant on cherchera en vain dans ce premier article des commentaires religieux ou idéologiques. Le pèlerinage y est décrit comme une espèce de parenthèse dans la vie quotidienne (« brutale et monotone ») et il n’est pas surprenant peut-être que Mauriac se contente de ne nous offrir que des descriptions poétiques : « quinze mille flambeaux serpent[ent] sur l’esplanade ainsi qu’une étrange procession de vers luisants » [...] « une rumeur lointaine de cantiques et les derniers flambeaux erraient sur le fond noir de la terre, comme des étincelles dans les cendres d’un papier à demi consommé ». Ce qui compte – mais ce qui sera satirisé aussi dans *L’Enfant chargé de chaînes* – c’est l’atmosphère de fraternité : « A la vue de nos épis, *des mains se tendent vers nous* [...] tout cela était *intime et fraternel* [...] Mgr Enard [...] fit vibrer autour de sa chaire *la foule ardente* des pèlerins. »¹⁶ Un mois plus tard il publie dans la même revue un courte nouvelle ‘La Tour d’ivoire’, une conversation entre Jean, un ardent sillonniste, et son ami Philippe, un jeune philosophe – imbu, comme Mauriac lui-même, des idées de Barrès – qui

15 Le texte de cet article est présenté par Paul Cooke dans ‘Mauriac’s First Publication’, *French Studies Bulletin*, Vol. LIX, No. 96, 2–4.

16 C’est moi qui souligne. Quinze ans plus tard dans *Le Gaulois* du 10 novembre 1920 Mauriac écrira : « La force de ce mouvement sur des adolescents, c’est qu’il ne s’adressait pas à la raison, mais au cœur [...] Le ‘Sillon’ était une amitié. On y rencontrait de ‘belles âmes’, ces jeunes gens comme les aimaient le Père Lacordaire et l’abbé Perreyve. Ce fut un foyer ardent de vie chrétienne. Il s’agissait de conquérir les âmes : le adolescents aiment les conquêtes. » Et deux ans plus tard dans sa réponse à l’enquête ‘La Jeunesse devant la politique’ dans *La Revue hebdomadaire*, il sera plus directe : « Aux environs de dix-sept ans, j’ai voulu être sillonniste. C’était la belle époque du Sillon. J’ai été vite et profondément déçu. J’ai rencontré là d’excellents cœurs, mais quelle pauvreté idéologique ! »

cherche à se « distinguer de la foule inconsciente et barbare ». Ce n'est pas étonnant que Philippe préfère ne pas suivre les conseils de son ami¹⁷ et se laisser emporter par le mouvement et après une réunion, pendant qu'ils se promènent sur les quais à Bordeaux, il quitte Jean « qui souriait aux étoiles et orgueilleusement s'enfonça dans la nuit ». Il est évident que la nouvelle cache à peine les véritables sentiments de Mauriac envers le Sillon, mais dans le dernier numéro de *La Vie fraternelle* en octobre de la même année, il publie un poème intitulé 'Intellectuels' qui est plus 'orthodoxe', bien qu'il n'exclue pas un élément d'autocritique.¹⁸ Les intellectuels – « les dilettantes fins et chercheurs de l'exquis » – ne font pas attention au « petit ouvrier des villes », mais ils sont « plus malheureux ». Que ces deux pièces illustrent le conflit intérieur de Mauriac, conflit qui va continuer à le troubler pendant des années, est clair, mais peu importe qu'il évite de parler directement des idées fondamentales du mouvement ; Mauriac avait fait ses premiers pas, peut-être modestes mais qui suffisaient à le persuader que la carrière d'un homme de lettres et même de journaliste ne lui était pas impossible.

Plus tard, Mauriac évoquera ses premières années à Paris dans ses mémoires et surtout dans *La Rencontre avec Barrès*. Il n'y a aucun doute que le jeune provincial qui se trouvait dans la capitale fut désorienté sinon déçu – ce qu'il n'hésite pas à reconnaître – mais comme il arrive souvent, l'écart de plusieurs dizaines d'années peut facilement entraîner un oubli authentique de certains événements, tandis que d'autres sont inconsciemment refoulés, mais il y a aussi la tentation de les remanier ou d'en faire une sélection partielle. Dès que nous lisons son journal intime et la correspondance de ses premiers mois à Paris, nous commençons à mesurer à quel point il était profondément affecté. N'écrivit-il pas dans son journal,

17 Sans doute basé sur son frère Jean qui lui aussi publia des articles dans *La Vie fraternelle*. Il se peut que Philippe soit Philippe Borrell avec qui Mauriac semble avoir partagé une amitié ambiguë. Le 3 janvier, par exemple, il écrit dans son journal: « Je ne veux pas revenir au 'Sillon' de longtemps. Je ne veux pas revoir les yeux de P. B., l'orgueil douloureux et tourmenté de Xavier Darbon, ses prétensions exaspérées, ses mépris sifflants, tout ce pauvre petit corps exténué que secoue une âme ambitieuse, brûlante, insatisfaite d'elle-même et si triste au fond. »

18 Le poème sera repris dans *Les Mains jointes*.

par exemple, un mois après son arrivée : « Où es-tu Bordeaux ? où es-tu maman ? et où es-tu mon enfance ? Vieux passé vieil ami qui est resté loin d'ici, de ce Paris indifférent grouillant et sale. » Un mois plus tard, non qu'il ne soit pas impossible qu'il cherchât à émouvoir sa mère : « Comme il fera bon autour du grand feu de bois de ton petit salon ... Depuis que je suis ici, je connais ma richesse qui est d'avoir une ville où je suis né, une famille qui est bien posée c'est-à-dire solidement assise, reliée aux autres hommes par ses parents, ses amis, ses relations ... ». ¹⁹ De plus, il donne en même temps l'impression qu'il traverse une crise de confiance. Dans la même lettre il écrit : « je n'ai pas de génie et encore moins de talent [...] je m'y connais assez, je suis assez compétent en littérature pour savoir que je n'ai pas tout ce qu'il faut pour y réussir » et dans son journal, le 9 décembre, il note : « Je suis certain de ma nullité. Je n'espère plus ce qui fut le grand désir de mon adolescence ».

Mauriac passa sa première année à Paris à la maison des Maristes, 104 rue de Vaugirard, où se retrouvait la Réunion des Etudiants de sympathie sillonniste et dont l'ambition était de suivre l'exemple d'autres groupements catholiques pour devenir « une sorte d'*Extension universitaire*, [...] un mouvement de conférences dans lesquelles les étudiants eux-mêmes apporteraient à d'autres auditoires quelques-uns des échos recueillis au 104. » ²⁰ En octobre, Mauriac échoua à l'oral de l'examen d'admission à l'Ecole des Chartes et dut envisager – probablement sans plaisir – une deuxième année de préparation. Mais en même temps et malgré son sentiment de 'nullité' et d'amour-propre blessé ²¹ il se plongea dans les activités de la Réunion. En octobre 1908 il fut élu un des quatre secrétaires de la Réunion et président un an plus tard, participant, comme il le dit dans *La*

19 Lettre du 19 novembre 1907, citée dans *François Mauriac (Cahier de l'Herne* dirigé par Jean Touzot, Paris : Editions de l'Herne, 1985), 64.

20 *La Revue Montalembert*, N° 1, janvier 1908, 2.

21 *Journal intime*, le 1^{er} novembre 1907 : « Si j'analyse ma tristesse à cette occasion il faut bien reconnaître que cela se résume à une question d'amour-propre. Malgré tous les raisonnements, il est pénible d'être un vaincu alors que d'autres triomphent que l'on jugeait stupides. »

Rencontre avec Barrès, « à la querelle du *Sillon* et de *L'Action française* ».²² Il commença aussi à collaborer modestement à *La Revue Montalembert* – la revue ‘officielle’ de la Réunion – laquelle publia en 1908 des extraits de deux conférences qu’il avait prononcées à la Réunion dans le cadre de son programme culturel – ‘*Le Blé qui lève* de René Bazin’ (le 25 janvier) et ‘L’idée de patrie’ (le 25 mars).²³

De la première conférence, il ne reste aucune trace, mais dans *La Revue Montalembert* du janvier 1908 un certain A. B. parle en termes très flatteurs de Mauriac, surtout de sa façon de mettre « merveilleusement en relief l’inspiration chrétienne de ce roman, la pensée forte et profonde qui se dérobe sous la grâce légère du style. » Comme l’indique son titre la deuxième conférence était tout à fait différente. Mauriac refuse de se laisser entraîner vers une position politique – ou du moins vers celle d’un parti – mais ceci ne l’empêche pas d’offrir une définition du patriotisme qui est strictement conservatrice et traditionaliste. Bien qu’il ait sans doute pris un certain plaisir devant son public à citer Jean Jaurès – « un homme qui, dans une seule phrase mais splendide, a fait tenir l’essence même de l’idée de patrie » – sa propre définition doit beaucoup à Barrès. « Dépositaires du génie latin » et « héritiers d’une certaine forme de beauté », le devoir des Français contemporains inspirés par « la foule immense des morts » est de « préparer une France plus chrétienne et fraternelle ».

En octobre à la fin de sa première année à la Réunion des Etudiants, Mauriac quitta le 104 rue Vaugirard et s’installa à l’hôtel avant d’emménager au 45 rue Vaneau où il allait demeurer jusqu’à son mariage en 1913. Déjà il s’était déclaré mal à l’aise dans le milieu de la Réunion, et pas seulement, semble-t-il, à cause des prises de positions des adhérents de l’Action française et des querelles politiques. Les raisons venaient plutôt de son tempérament personnel. Dans une lettre à son frère Pierre en octobre 1908, il qualifie « le cercle de bons petits gens » comme :

22 *Op.cit.*, 190. Sur le *Sillon* voir surtout la thèse de Jeanne Caron, *Le Sillon et la démocratie chrétienne, 1894–1910* (Paris : Plon, 1967). Voir aussi Jaques Monférié, ‘La vie fraternelle : François, Jean et le *sillon* bordelais’, *Travaux du Centre d’études et de recherches sur François Mauriac*, 13 (juin 1983).

23 Prononcées le 20 novembre 1907 et le 12 février 1908.

Des petites âmes bien propres, soignées et nulles, avec des opinions toutes faites, des préjugés bien étiquetés qu'ils sortent méthodiquement au cours des discussions. Ils me trouvent bizarre et compliqué. Je leur semble quelque chose de mystérieux et trouble.²⁴

Mais quelles que fussent les raisons il n'y a aucun doute que sans soucis financiers²⁵ Mauriac avait les moyens de se créer une vie plus indépendante et pendant les dix-huit mois suivants, jusqu'à la publication des *Mains jointes* en novembre 1909 et l'article élogieux de Barrès le 21 mars 1910, il est évident qu'il cherchait sa voie. Plusieurs lui étaient toujours ouvertes mais la première, celle de l'Ecole des Chartes où il fut admis en octobre, se ferma assez rapidement. Sans doute Mauriac ne se trouvait-il pas parmi les étudiants les plus assidus ; son cœur n'y était pas et il n'y a rien de surprenant qu'en janvier 1909 il put écrire à sa mère : « les travaux de l'école sont peu faits pour mon génie et je me donne beaucoup de mal »²⁶ et en mars : « Je travaille sans plaisir, avec l'arrière pensée de ne pas m'abrutir longtemps encore dans cette école. » La fin s'approcha. Le 6 juin il nota dans son journal : « Plus d'occupations – je ne suis plus aux Chartes. Mais homme de lettres !!!!! » et le 17 il envoya sa lettre de démission au directeur de l'Ecole.²⁷ Le mois avant, Charles-Francis Caillard, le jeune directeur de *La Revue du temps présent* où Mauriac avait déjà publié des poèmes, lui avait offert le poste de critique poétique de la revue, poste qu'il allait remplir jusqu'en 1911, l'année où *La Revue* se fond avec *Les Cahiers de l'amitié de France*. Même si cette

24 *LV*, *op. cit.*, 21 et 23.

25 « J'avais alors une partie de l'héritage de mon père et n'étais donc pas pressé de gagner ma vie. » *Souvenirs retrouvés*, *op. cit.*, 71.

26 La correspondance de François et de Claire Mauriac se trouve dans le Fonds Mauriac à la Bibliothèque municipale de Bordeaux et ne peut pas être consultée sans l'autorisation des héritiers François Mauriac. Voir aussi notre présentation de cette correspondance, 'La Correspondance entre François Mauriac et Claire Mauriac, sa mère', *Nouveaux Cahiers François Mauriac* (Nos 5 et 6, Paris : Grasset, 1997 et 1998). Il se souvient de cette décision dans *La Rencontre avec Barrès* : « A peine entré, je m'en évadais au bout de six mois, 'pour me lancer dans la littérature' comme disent les familles. » *Op. cit.*, *OA*, 170.

27 Voir *Nouvelles lettres d'une vie* (Correspondance de François Mauriac recueillie, présentée et annotée par Caroline Mauriac, Paris : Grasset, 1989), 15 et 338 (*NLI*).

invitation n'était pas 'déterminante' comme le dit Caroline Mauriac, elle a sûrement encouragé Mauriac à prendre ce pas décisif.

A vingt-quatre ans Mauriac fit donc ses premiers pas en tant que critique littéraire et les cinq chroniques intitulées tout simplement 'Les Poèmes' sont impressionnantes par leur érudition, leur humour et leur ironie.²⁸ Dès la première, consacrée à *La Caravelle* de Roger Reigner, l'intelligence et la verve de Mauriac (mais aussi son goût de la raillerie) sont manifestes :

On retrouve dans *La Caravelle* cette délicatesse un peu fade et précieuse des élégies d'Albert Samain ; – Il apparaît qu M. R. Reigner [*sic*] se souvient du « Jardin de l'infante » quand il écrit :

Dans l'ombre quelque part une nef doit mourir.
Cela ne lui rappelle-t-il pas le vers de Samain :
Quelque part, une enfant très douce doit mourir ?
Il se peut d'ailleurs que ce soit une coïncidence, et que M. Reigner écrive :
Je souris à l'écho des voix qui se sont tues.
Sans connaître le vers de Paul Verlaine :
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Je ne fais pas là un bien grave reproche à l'auteur de la *Caravelle*. Il n'y a guère que les poètes qui lisent les poètes et il faut bien se résigner à subir l'influence de ceux qu'on aime.

Mais je regrette que la *Caravelle* contienne trop de poèmes délicats abîmés par des expressions usées, que l'auteur semble avoir décrochées au hasard dans le magasin des accessoires. On retrouve comme de vieilles connaissances 'le ciel d'opale', 'le lincol de givre', 'la nuit brune' et le 'vallon diapré'.

Il est certain que M. R. Reigner fait souvent un visible effort pour donner à sa pensée une forme originale. Il y réussit quelquefois, mais n'évite pas les mots impropres. Il dira d'une infante qu'elle

Souille de son printemps les vieilles galeries.
Il n'hésite pas à écrire :

L'horizon est rouge
Du meurtre d'une enfant par l'automne effeuillée (?)

28 Une sixième chronique sera consacrée à Maurice Donnay et le théâtre contemporain.

L'auteur de la *Caravelle* voit dans les yeux de celle qu'il aime de 'sommptueux berceaux' – cela est déjà déconcertant. Mais l'usage qu'il veut faire de ces berceaux me trouble surtout :

Je veux y déposer les fœtus des poèmes
Qui frémissent encore au fond de mon cerveau.

Partout dans ces chroniques nous trouvons des références à et même des citations des œuvres des poètes du dix-neuvième siècle²⁹ – au point où il lui arrive de signaler (comme dans sa critique de *La Caravelle*) des 'coïncidences' ou des emprunts 'inconscients' et des faiblesses précises prosodiques. Il est rare qu'un poète reçoive son approbation inconditionnelle. Seule la collection de Robert Vallery-Radot, *L'Eau du puits* qui traite de l'amour d'un garçon pour sa mère décédée et celle, pleine de nostalgie et de mélancolie, d'Hélène Seguin, *Le Réseau fragile* (le 2 janvier 1909) échappent à la plume critique de Mauriac. Même quand il parle des *Poèmes provinciaux* de son ami bordelais André Lafon, il ne peut s'empêcher d'observer que « son défaut est de ne point se méfier assez de formulaires bordelaises, d'une correction douteuse ... ». La plupart du temps son approbation est plus limitée. Si la collection *Les Triomphes* de Nicolas Bauduin (le 2 janvier 1909) n'en laisse pas moins « une impression de force, de puissance, même » cela « ne va d'ailleurs pas sans quelque monotonie ... » et *La Joie vagabonde* de Paul Castiaux (le 2 septembre 1909) qui « révèle un talent très riche » et qui n'est pas un livre qu'on oublie souffre tout de même d'une « préciosité de vocabulaire » d'une « recherche de certaines images, et une prosodie dont beaucoup jugeront les libertés excessives ». Mais ailleurs Mauriac n'hésite pas à sortir des phrases cinglantes. Les pages de *L'Ame inquiète* de Jacques Noir (le 2 septembre 1909) « ont le charme très réel du cahier que tout rhétoricien mélancolique dissimule au fond de son bureau » ; et n'écrit-il pas à propos des vers des *Heures qui chantent* de L.-E. Mayniel (le 2 avril 1910): « Je n'oserais dire qu'ils m'ont déplu ... Mais j'ai goûté surtout le dernier vers, isolé sur une seule page, en guise d'épode (il est vrai qu'il est de Victor Hugo) :

29 Surtout à Hugo, Verlaine, Laforgue, Samain, Baudelaire, Musset, Vigny et Heredia, mais il est surprenant qu'il n'y a aucune référence à Rimbaud.

Et puis brûlez les vers dont ma table est semée ...
Ah ! Oui !

La tournure de phrase est accablante et nous ne pouvons qu'imaginer la réaction du poète ...

Mais même si une voie strictement littéraire commençait à se définir pour Mauriac nous ne devons cependant pas oublier qu'il allait continuer jusqu'en juillet 1910 d'assurer la présidence de la Réunion des Etudiants et – mais est-ce que c'était par conviction ou plutôt par provocation ? – qu'il saisit l'occasion dans *La Revue Montalembert* d'exprimer à nouveau des points de vue qui s'inspiraient directement des idées socio-catholiques du Sillon. En mai 1909, dans sa description de la retraite de la Réunion à la Villa Saint-Régis, tout en évoquant Pascal et insistant sur la valeur du silence et de la réflexion, il déclare comment, après avoir suivi des « brèves méditations » de l'abbé Desgranges, les étudiants quittent la maison « mieux armés pour la vie ». Mais six mois plus tard au début de la deuxième année de sa présidence, Mauriac était plus franc. En novembre, il fit une sorte de reportage sur 'la semaine sociale de Bordeaux', la semaine où, comme dans d'autres villes dans toute la France, se retrouvaient des catholiques d'opinions différentes et où l'accent des discussions et des cours était celui de leur responsabilité sociale. Mauriac ne cache pas son approbation :

Les catholiques sociaux veulent, par une étude minutieuse des conditions de travail humain, prendre conscience de ce que postule le christianisme au point de vue social. Et puisque ce christianisme se dissimule plus au moins au fond de toutes les théories en cours, puisque dans sa vie de citoyen l'homme manifeste les effets de sa nature déchue et cependant rachetée, il s'agit pour les catholiques sociaux, d'y reconnaître Jésus-Christ et de le révéler au monde.

Et, continue-t-il, des semaines sociales émergera « la grande armée des catholiques sociaux où l'individualité de chaque groupe sera respectée, mais où nous connaissons enfin l'harmonie dans le travail ». Si, à la fin de sa présidence en juillet 1910, son allocution à la séance de clôture réaffirme le même message, Mauriac semble aussi plus ambitieux :

A aucune époque on eut, dans la jeunesse, un tel désir de s'affirmer, de prendre parti. Nous avons presque tous aujourd'hui le souci de notre responsabilité sociale. La philosophie, la poésie, la musique trahissent chaque jour davantage le tourment que notre génération a de Dieu. Et par exemple, ne voyez-vous pas que les sirènes, les faunes, les centaures désertent l'art contemporain ?³⁰

C'est un message que Mauriac aura l'occasion de réaffirmer à plusieurs reprises en moins de deux ans dans les pages des *Cahiers de l'amitié de France* et surtout de *La Revue des jeunes*.

Mais si le nouveau poste à *La Revue du temps présent* s'accordait parfaitement avec ses principaux intérêts, il semble probable que Mauriac était aussi méfiant sinon méprisant envers le monde littéraire où il faisait ses premiers pas, qu'il ne l'était des étudiants de la Réunion. N'avait-il pas écrit à Pierre, qui a dû lui poser des questions sur sa vie à Paris, que ce monde littéraire se composait de « cénacles chevelus dont quelques-uns me parlent ici, où la suffisance stupide et l'affligeante médiocrité triomphent » ? Et à Raymond en octobre 1908 : « J'approche des gens qui ont cherché à fendre la cohue des journalistes et autres gens de lettres en quête de notoriété. Ils ont rapporté un dégoût, un haut-le-cœur, qui les empêche de se mêler encore à cette plèbe. »³¹

Il se peut qu'une telle réaction ne représente que l'autodéfense d'un jeune homme au fond toujours peu sûr de lui-même qui n'arrivait pas à avoir le succès dont il avait rêvé. Mais tout allait changer rapidement. La publication des *Mains jointes* et l'article élogieux de Barrès firent connaître son nom au grand public et lui ouvrirent les portes des salons littéraires de la capitale. Comme on le sait, Mauriac fut vite séduit par ce qu'il appellera à plusieurs reprises 'le tourbillon parisien'. A la fin de sa vie dans le fragment de la suite d'*Un adolescent d'autrefois* qui est 'Maltaverne', il décrira, non sans une pointe d'ironie, ses fréquentations des salons pendant les années qui suivirent – parmi d'autres, ceux de madame Alphonse Daudet, de la

30 En plus de ses articles sur les catholiques sociaux il écrivit des comptes rendus de quelques livres de poésie et une longue critique très élogieuse sur *Dominique* (mars 1910) qu'il admire surtout pour l'évocation que donne Fromentin de « son enfance pensive et triste, son adolescence passionnée. »

31 *LV, op. cit.*, 21 et 26.

duchesse de Rohan, des Pomairols et de Madame Mühlfeld – et ses amitiés avec Jean Cocteau et d'autres aux penchants sexuels douteux. A l'époque, en même temps et presque – mais pas totalement – comme antidote à toutes ces tentations il commença à participer à des réunions spiritualistes organisées par Robert Vallery-Radot et d'où sortiront *Les Cahiers de l'amitié de France*.

Nous ne savons ni quand ni comment Mauriac et Vallery-Radot se rencontrèrent pour la première fois. Dans une lettre datée le 8 février 1909 Vallery-Radot lui écrit : « Chaque jour depuis votre première visite je bénis Dieu de vous avoir placé sur mon chemin » mais un an plus tard le ton d'une carte postale, sans date plus précise, est plus formel. Adressée à « Cher Monsieur » elle remercie Mauriac du compte rendu des poèmes, *L'Eau du puits*, (« votre compte rendu m'est allé au cœur ») qui avait paru dans *La Revue du temps présent* le 2 janvier 1910 et parle d'un « poème très catholique dans la Revue Montalembert, l'an dernier » ; et il continue : « j'ai noté votre nom pour le suivre dans la vie des lettres ». Il fait référence aussi à *La Plume politique et littéraire* « dont le premier numéro transformé vient de paraître » et qu'il désire « fort vous voir vous joindre à nous ». Il n'est pas impossible non plus que Vallery-Radot fréquentât, lui aussi, la Réunion des Etudiants.³² Mais ce changement de ton fut-il dû au fait qu'ils se trouvaient dans des camps opposés dans 'la querelle du *Sillon* et de l'*Action française*' ou que Mauriac sentait que les ouvertures de Vallery-Radot étaient trop pressantes et qu'il avait d'autres amitiés ? Mais quelles que fussent les circonstances ou les raisons il est évident qu'ils devinrent très vite assez proches. Vallery-Radot trouva dans Mauriac « un

32 Voir aussi une sélection des lettres à Vallery-Radot présentée par Yves Leroux dans 'Les Amitiés de jeunesse', *Cahiers François Mauriac* (N° 12, Paris : Grasset, 1985), 29–81. Leroux date arbitrairement une lettre 'fin 1909' dans laquelle Mauriac espère voir Vallery-Radot « au 104 ». Voir aussi *LV* et *NLV*. Le 'poème très catholique' est 'Une retraite', un extrait des *Mains jointes*, publié dans *La Revue Montalembert* en juin 1909, 429–431. En décembre J.-J. Louis-Léda fera le compte rendu de ces poèmes où malgré « quelques belles strophes et une simplicité [...] on pourrait cependant souhaiter [...] plus de souffle et de pittoresque, quoi qu'elle ne manque absolument ni de l'un ni de l'autre. »

vrai ami », celui qu'il attendait, et il continua à exprimer son admiration chaleureuse pour ses poèmes. En avril 1910 il fit un compte rendu élogieux des *Mains jointes* dans *La Plume politique et littéraire* et il est vraisemblablement certain qu'ayant lu ses critiques dans *La Revue du temps présent*, il avait déjà repéré chez Mauriac un futur collaborateur à sa propre revue, même si ce que celui-ci écrivait n'exprimerait pas toujours l'enthousiasme religieux qu'il allait demander.

Sans doute Mauriac ne prit-il souvent pour ses notices dans la revue de Caillard que des livres de poésie qui lui plurent, ceux où il trouvait des thèmes et des tons de ses propres poèmes. Ce qui caractérise ses notices est leur ton complaisant et s'il se permet de critiquer, il se rattrape immédiatement. En juin 1910, par exemple, il pouvait écrire à propos des poèmes d'Albert de Bersaucourt qu'il y a « quelquefois des faiblesses et des négligences, mais dont un beau vers nous vient, toujours à propos, consoler » ; et de la pensée de Dominique Combette qu'elle « vagabonde quelquefois et se noie en un doux verbiage qui n'est pas sans charme ». Mais peu lui importe les aspects techniques des poèmes. Ce qui compte surtout c'est l'atmosphère qu'ils évoquent, « les plus délicates nuances d'une vie intérieure », l'évocation d'un « monde inconnu d'émotions et de rêves » (janvier 1911). La sentimentalité et une délicieuse mélancolie, la nostalgie d'une époque et des valeurs perdues, l'innocence de l'enfance,³³ ou l'évidence de la main de Dieu dans la nature sont tous des sujets dont il se délecte et il n'est pas étonnant qu'il se réfère à plusieurs reprises aux poètes romantiques et surtout à Hugo et Lamartine. Francis Jammes reste le modèle à suivre et les échos de « l'inoubliable voix de Verlaine » (septembre 1910) sont certains de gagner son admiration.

Il n'y a rien de surprenant donc à ce que Robert Vallery-Radot ait vu chez le jeune poète, moins un converti potentiel que quelqu'un déjà prédisposé à des idées qu'il partageait avec d'autres et notamment avec Philippe et Eusèbe de Brémond d'Ars. Ces derniers, profondément catholiques et royalistes et proches de Charles Maurras et son Action française, avaient créé en 1906 *La Plume politique et littéraire*. A ses débuts manuscrite, la

33 Voir surtout la critique de *La Maison pauvre* d'André Lafon en avril 1911.

revue (qui porte sur sa couverture le slogan 'Pro Rege ! Pro Gallia !') sera imprimée à partir de février 1908. Robert Vallery-Radot et son frère Georges y écrivaient régulièrement et la revue, au début plutôt politique que littéraire, allait évoluer au point où, en février 1911, Georges pourrait dire : « sans méconnaître les beautés des romantiques ni les heureuses tentatives des écrivains modernes, nous restons avant tout des Français qui voulons conserver intactes les qualités de clarté et d'harmonie de notre langue. »³⁴ Sans doute un élément essentiel de cette évolution avait été la participation de Mauriac et d'André Lafon qui, à partir de février 1910, avaient alterné les poèmes et les analyses de livres ou de recueils de poésie.³⁵ Mais c'était autour de Robert que se formaient le groupe et l'idée de créer une nouvelle revue littéraire mais qui serait en même temps profondément catholique. *La Plume politique et littéraire* ne lui suffisait plus. Bien qu'il pût écrire à Mauriac en février 1908 que la version imprimée de *La Plume* serait « transformé[e] », ³⁶ le 15 septembre de l'année suivante il écrivit à Eusèbe de Brémond d'Ars :

Oui ou non, voulons-nous faire de *La Plume* un organe sérieux et qui compte, de doctrine et de métier, ou une petite feuille bien pensante à l'image des gens du monde et rédigée par des amateurs ? Tout le débat est là ; il ne faut point en sortir. [...] Il ne s'agit pas d'amuser, il s'agit de reconstruire, de travailler.³⁷

Vallery-Radot n'était pas le seul à juger que les lettres françaises avaient besoin d'un redressement et d'une discipline mais qui pour lui ne se retrouveraient que dans la foi catholique. Comme beaucoup d'autres membres de la jeunesse intellectuelle il réagit vivement contre le rationalisme et le climat de doute et de scepticisme qu'ils trouvaient de plus en plus répandu au début du siècle et qu'ils stigmatisaient comme une caractéristique de la

34 Cité dans L.-A. Maugendre, *La Renaissance catholique au début du XXe siècle* (Paris : Beauchesne, 1963), 177.

35 Voir *ibid.*, 178.

36 Les lettres de Robert Vallery-Radot à François Mauriac sont conservées dans le Fonds Mauriac à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet et ne peuvent pas être consultées sans l'autorisation des héritiers Vallery-Radot.

37 *Ibid.*, 171.

génération précédente, une réaction qui allait trouver sa pleine expression en 1912–1913 dans la célèbre enquête de Henri Massis et Guillaume de Tarde (Agathon), *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*.³⁸

À la même époque, en avril 1912, Mauriac participera à une enquête similaire organisée par *La Revue hebdomadaire* mais déjà, peut-être sous l'influence de Vallery-Radot, il exprimait les mêmes sentiments dans des articles rédigés pour *La Revue Montalembert* et *La Revue du temps présent*. D'un côté il y avait les 'vieillards', les 'aînés' ou les hommes d'un 'âge très avancé' et de l'autre les 'jeunes hommes' ou la 'jeunesse'.³⁹ De plus – et quoi qu'il en dise ailleurs – il reconnut que l'équipe de la *Nouvelle revue française*, en principe indépendante de tout engagement politique ou religieux, contribuait, elle aussi, à ce nouveau climat. Mais malgré ce qu'il écrivait – ou ce qu'il savait qu'il devait exprimer – Mauriac n'était pas un disciple facile ou souple et Vallery-Radot était un homme exigeant et de conviction religieuse profonde, qui ne tolérait pas les gens qui ne s'engageaient pas totalement. Il n'est pas douteux que leur amitié ait été sincère et que Mauriac ait admiré les ambitions de son ami, mais leur correspondance reflète, non seulement une véritable inquiétude de la part de Vallery-Radot

38 « Culte du caractère, de la personnalité, goût de la discipline morale, ce sont là, on le voit, des tendances très fortes parmi la jeunesse nouvelle. [...] Il ne s'agit pas ici d'une religiosité vague [...] C'est dans la forme traditionnelle et franche du catholicisme que s'affirme la sensibilité religieuse des nouveaux venus. [...] Leur sentiment religieux a besoin d'une armature nette et définie où insérer sa vivante richesse. » *Op. cit.*, Paris : Editions de l'Imprimerie nationale, (Présentation de Jean-Jacques Becker) 1995, 103, 4. Parmi les réponses sollicitées par les auteurs, Vallery-Radot écrivit : « La sagesse autant que le bonheur nous presse de soumettre aux lois de la vie révélée par l'expérience et la tradition ; en dehors de cette obéissance il ne peut y avoir que désordre et inquiétude », *ibid.*, 209. Voir aussi Hervé Serry, *Naissance de l'intellectuel catholique* (Paris : La Découverte, 2004).

39 Voir Laurence Granger, *L'Esprit critique dans l'œuvre journalistique de François Mauriac, 1905–1970* (thèse inédite, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 2006), 566, 7. Lorsque dans *La Rencontre avec Barrès* Mauriac décrira cette enquête comme une « Réponse gourmée, sage, officielle et qui n'exprimait rien de mes sentiments profonds » (*OA, op. cit.*, 192) il est peut-être sincère mais à l'époque les contraintes étaient réelles.

mais aussi tout le débat intérieur dont souffrait Mauriac. Le 10 mai 1910, par exemple, ce dernier lui écrit : « Il me faudrait les murs d'un couvent, une règle étroite et impitoyable. Je ne ferai pas mon salut dans le monde. Les formes et les couleurs m'enivrent et les créatures vivantes n'évoquent dans mon esprit que des images de volupté ... ».⁴⁰ Et deux jours plus tard : « il y a en moi un double, un second François sensuel et violent qui tend les mains vers la vie encore ignorée et que toutes les voluptés attirent. »⁴¹ Vallery-Radot n'hésitait pas à essayer de le mettre en garde contre ses fréquentations sociales (« des milieux où votre place n'est pas ») et surtout ses relations avec François le Grix et Jean Cocteau.⁴² Le 31 mars de l'année suivante par exemple, il lui écrit : « Je commence à croire que l'ombrageuse amitié de Le Grix voyait plus clair en vous que notre compréhension trop souvent abusée ; il y a quelque chose en vous de fébrile et de malsain qu'il faut anéantir, ou vous serez perdu à jamais. » Et quelques jours plus tard, le 3 avril : « Il ne s'agit pas de ne plus voir jamais C[octeau] bien que le parti semble le plus sage ; pour moi, mon ami, il envisage votre conquête comme une partie séduisante pour son orgueil, vous êtes la baronne de Rothschild [*sic*] dans l'ordre spirituel ... et voilà tout, car vous ne pouvez lui faire de bien et il ne peut vous faire que le mal. »⁴³

40 *Les Amitiés de jeunesse, op. cit.*, 35.

41 *LV, op. cit.*, 32.

42 Il semble probable que Mauriac a rencontré Le Grix pour la première fois chez Vallery-Radot. Dans la lettre du 8 février 1909, après avoir exprimé son admiration des poèmes de Mauriac, Vallery-Radot écrit : « Dès ce soir je parle de notre nouveau 'grand poète' au secrétaire de la Revue Hebdom, et je lui remets vos feuilles. » Mauriac et le Grix deviennent très proches et partent en vacances ensemble en Italie en été 1910 ; il est souvent question de lui dans la correspondance de Mauriac avec Jeanne. Le Grix était d'un tempérament nerveux et changeant ; il était aussi homosexuel. Selon Claude Mauriac il a servi de modèle au personnage de Landin dans *Les Chemins de la mer*. Quelques lettres sont conservées à la Bibliothèque Jacques Doucet mais la plus grande partie de la correspondance entre les deux hommes a disparu.

43 En réponse à Amrouche qui le questionne sur son amitié avec Cocteau, Mauriac dit : « je jouais sur deux tableaux ; je n'étais sournois que dans la mesure où tout de même j'étais resté très sincèrement, très profondément religieux. C'est peut-être ce qui a pu donner une impression de sournoiserie aux camarades que je rencontrais sur

Comme on le sait cette double vie allait continuer. Malgré un sentiment de culpabilité vif Mauriac ne pouvait pas s'empêcher d'être attiré par tout ce que Paris lui offrait de brillant et de luxueux ce que plus tard il reconnaît : « je croyais aux 'salons' comme seul un provincial peut y croire. »⁴⁴ De plus sa vie fut profondément bouleversée en juin 1911 par ce qu'il appelle dans les *Nouveaux mémoires intérieurs* une « mésaventure sentimentale »,⁴⁵ les 'fiançailles rompues' avec Marianne Chausson.⁴⁶ Tout de même il se laissa emporter par l'enthousiasme de Robert pour une nouvelle revue qui remplacerait *La Plume politique et littéraire* et serait profondément catholique, artistique et littéraire.⁴⁷ Robert se croyait élu :

d'autres plans et dans un tout autre cadre. Je gardais perpétuellement cette inquiétude, ce trouble, ce désir de rejoindre d'autres amis ; car j'avais d'autres amis : Robert Vallery-Radot, André Lafon, tout un groupe de jeunes catholiques [...] je vivais sur deux plans très différents. » *Souvenirs retrouvés*, *op. cit.*, 109, 10.

44 *Du côté de chez Proust*, OA, 275.

45 *Op. cit.*, OA, 813.

46 Il semble que Mauriac fit la connaissance de Marianne chez les Vallery-Radot en décembre 1910 ou en janvier 1911 ; elle était une cousine de Robert. Il semble aussi que certains de ses amis – notamment François le Grix – étaient contre le projet de mariage auquel Mauriac semble avoir pensé très tôt. Dans une lettre à sa mère du 16 février il écrit que « Le Grix est très opposé à ce mariage. » Il n'y a aucun doute que l'expérience le marqua profondément et même s'il en parle peu dans ses mémoires le thème de rupture revient souvent dans ses œuvres, et non seulement dans *La Pharisiennne*. Voir notre article 'François Mauriac, Marianne Chausson, les fiançailles rompues et *Un Adolescent d'autrefois*' in *L'Amitié, ce pur fleuve ... Textes en hommage à Bernard Cocula* (Bordeaux : L'Esprit du Temps, 2005), 331–345. Voir aussi 'La Correspondance entre François Mauriac et Claire Mauriac, sa mère', *op. cit.*. Le 1^{er} mai 1911 Robert Vallery-Radot écrivit à Mauriac : « Il est certain qu'elle pense à vous sans cesse, mais le mariage l'effraie si tôt, elle se trouve trop petite, elle ne s'y sent préparée, elle ne sait pas si elle en est digne, si elle en remplira tous les devoirs. » et Paule Lapeyre 'François Mauriac lecteur de Maurice Bouchor, parole et musique' in *Lire, écrire, contempler : Lectures et création II* (Textes réunis par Jean-François Durand, Paris : L'Harmattan, 2006), 301–327.

47 L'été 1910 Mauriac avait déjà exprimé ses réserves à Vallery-Radot sur *La Plume politique et littéraire* : « songez que par ses sèches doctrines politiques et sociales, cette revue ne pourra jamais représenter parmi les hommes, des poètes comme nous qui ne voulons chanter que le royaume de Dieu. » *Les Amitiés de jeunesse*, *op. cit.*, 39.

« quelle joie d'avoir été appelé par Dieu à prendre part, à cette résurrection de l'art catholique en France. »⁴⁸

Cette revue, *Les Cahiers de l'amitié de France*, est née d'un amalgame de *La Plume politique et littéraire* et *L'Amitié de France*.⁴⁹ Celle-ci fondée en 1906, dirigée par Georges Dumesnil, professeur de philosophie à l'université de Grenoble et qui paraissait tous les trois mois, bien que traditionaliste n'avait pas d'affiliation politique précise et donnait la priorité aux arts. En 1911, Robert Vallery-Radot en devint le secrétaire et ne tarda pas à voir la possibilité de la transformer en revue mensuelle et indépendante. Le 23 janvier il écrivit à Eusèbe de Brémond d'Ars :

Notre groupe prend une vie qui ne pourra plus s'éteindre [...] Et d'abord Dieu est au milieu de nous ; c'est à lui que nous ramenons toute notre action ; chaque dimanche nous allons entendre les Vêpres à Saint-François-Xavier ; puis nous nous réunissons rue Vaneau, nous lisons des vers, des mystiques, nous parlons de nos projets ... Et nous rêvons d'un organe magnifique ; une revue catholique n'existe pas ; elle est à créer et son succès est certain.⁵⁰

Et le 11 juillet – malgré, paraît-il, quelques doutes de la part de Dumesnil – il écrivit à Mauriac :

L'Amitié de France serait un groupement [...] qui aurait deux organes : l'Amitié de France trimestrielle qui indiquerait son esprit général, les grandes lignes de la vie et notre revue à nous (la Tâche ? Le Labeur ? Le Royaume ? La Parole ? il faut chercher dans ce sens). [...] Il faudrait qu'on puisse dire l'Amitié de France comme on dit l'Action française ou le Sillon. [...] vous savez comme moi comme il est tard [...] de faire une action purement littéraire. L'Amitié de France pourrait se développer aussi bien dans le sens des œuvres de miséricorde ou sociales.

48 Lettre à Mauriac, le 13 septembre 1910. En juillet il lui avait écrit : « Envisageons cette revue comme un instrument qui nous est donné pour répandre la vérité et la beauté de Dieu, et notre groupement comme un moyen de nous fortifier les uns les autres. »

49 Maugendre, *op. cit.*, décrit cette évolution dans la deuxième partie de son livre.

50 Lettre citée dans Maugendre, *op. cit.*, 190, 1. Mauriac déménagea au 45 Rue Vaneau en janvier 1909.

A la fin du mois sa vision est plus grande encore :

Cette vision des réalités éternelles nous donnera toute notre esthétique et dominera toute notre critique des faits et des idées contemporaines ; n'ayons plus de compromissions avec le dilettantisme du siècle, mais épousons la Croix de Jésus. [...] je m'accroche à cette revue, qu'elle soit notre âme, toute notre espérance et tout notre amour. [...] qu'elle soit aussi une vraie patrie pour tous ceux qui l'aideront de leur plume, de leur sympathie ou de leur argent, qu'elle soit le rayonnement de notre groupe, partons tous les trois et semons par le monde la Parole ...

En réponse, Mauriac déclara son soutien mais en même temps conseilla de la prudence : « Appliquez-vous à ne pas voir trop haut ni trop loin. »⁵¹ Un peu plus tôt il avait déjà écrit à sa mère pour annoncer « la revue d'art que nous voulons fonder » :

Nous voulons à la fois être la revue de nombreux abonnés [...] et, ce qui n'existe pas dans le milieu catholique, une revue ayant un idéal artistique très haut. [...] si nous savons nous organiser, d'ici deux ans nous constituerons le seul mouvement littéraire important en France.⁵²

Et le 11 juin en réponse à sa mère qui lui avait conseillé de se « tenir dans l'orthodoxie » :

Nous ferions en somme le trust des grands catholiques peintres, musiciens et poètes. Ce qui nous donne une force énorme c'est qu'elle existe déjà sous forme de journal paraissant seulement tous les trois mois. Ce journal s'appelle l'*Amitié de France*. Son directeur Georges Dumesnil, professeur à l'université de Grenoble, catholique pas-

51 *LV*, 47. A la fin du mois d'août Mauriac écrit aussi à Eusèbe de Brémond d'Ars avec presque autant d'enthousiasme que Valléry-Radot : « Vous verrez, mon cher Eusèbe, quel lien cette Cathédrale peut former entre nous tous, quelle force magnifique elle peut représenter ! Il ne s'agit plus d'arriver, mais de manifester au monde, dans la mesure de nos humbles forces, la vraie vie. »

52 *NLV*, *op. cit.*, 34. Bien des années plus tard Mauriac se souviendra de cette période et de leurs ambitions : « Nous demeurions [...] bien sagement dans les viviers des petites revues. Chaque groupe avait la sienne et nous nous y faisions les dents. » *Le Figaro*, 23 mai 1949.

sionné, ami intime de Claudel, de Jammes etc., nous cède sa revue que nous rendrons mensuelle d'abord, puis bi-mensuelle.

Il se peut, bien entendu, que Mauriac essayait encore une fois de rassurer une mère toujours inquiète pour son dernier fils ; mais malgré les tentations qui l'entouraient et après le bouleversement affectif de juin il donne l'impression de se consacrer aux *Cahiers* sans réserve. Le 23 août il envoie une longue lettre d'affaires à Vallery-Radot⁵³ et jusqu'à la fin de l'année tout en reconnaissant son « agitation matérielle » il continuera de parler des coûts de production, du prix, des abonnés, d'un prospectus, de la possibilité d'avoir « un Congrès d'éditeurs catholiques dans deux ou trois ans » et du titre. Dumesnil « a l'air de préférer 'la Cathédrale' » et Mauriac écrit à Paule, la femme de Vallery-Radot, le 6 septembre : « Notre 'Cathédrale' monte toute blanche dans nos rêves. Elle ne sera jamais aussi belle ! »⁵⁴

A la fin ce fut le titre plus modeste de *Cahiers* qui fut choisi ; Dumesnil en était Directeur, Vallery-Radot Rédacteur en chef. Mauriac était chargé de la publicité et des abonnements. « Le poste d'administrateur-gérant fut confié à François Mauriac, et pour mettre un peu de fantaisie dans ce que la comptabilité pouvait avoir d'austère, il rangeait l'encaisse dans un sac d'éponges. »⁵⁵ En janvier 1912 le premier numéro des *Cahiers* annonce à ses lecteurs la disparition de « la vaillante revue traditionaliste » *La Plume politique et littéraire* mais l'équipe éditoriale espère que les abonnés de l'ancienne revue « aimeront à retrouver ici les goûts de l'ordre et de clarté qui les avaient attirés et le même zèle pour la défense des vérités éternelles. »

Les Cahiers de l'Amitié de France dureront jusqu'en juillet 1914 et deviendront pendant ces quelques années la première revue catholique de France

53 Voir 'Les Amitiés de jeunesse', *op. cit.*, 57-59.

54 *LV*, *op. cit.*, 48. Le 19 août Vallery-Radot avait écrit à Eusèbe de Brémond d'Ars que Dumesnil était favorable, que l'*Amitié de France* resterait trimestrielle et qu'il y aurait « tous les mois un cahier mensuel de l'*Amitié de France* : la *Cathédrale*. » Lettre citée dans Maugendre, *op. cit.*, 192.

55 Voir *La Muse qui est la grâce* cité par Caroline Mauriac dans *LV*, *op. cit.*, 388.

avec très vite une diffusion assez importante à l'étranger.⁵⁶ Mauriac ne cacha pas son enthousiasme :

J'ai l'intention de publier dans chaque numéro (si vous jugez cela bien) deux pages de journal, une manière de trottoir roulant écrit par un Sparklet intelligent et discret – une philosophie au jour le jour de notre vie parisienne, de nos conversations, etc. etc. qui ferait parler de nous (forcément), dans le monde ...⁵⁷

Mais ce projet ne se réalisera pas et entre mars 1912, le deuxième numéro des *Cahiers*, et juillet 1914 Mauriac n'écrit que vingt articles dont la plupart (quatorze) seront des chroniques – des livres, du théâtre et des revues.

Son premier article – dédié à son frère l'abbé Jean – est, à première vue, une espèce de commémoration et célébration de la vie du jeune prêtre Henri Perreyve, ami du Père Lacordaire, mort à trente-quatre ans en 1865.⁵⁸ Pour Mauriac, cette vie illustre à la perfection celle de quelqu'un qui s'est donné entièrement à Dieu et qui a su conserver « la vivante foi de [son] enfance chrétienne » et « l'âme angélique du petit garçon qu'il fut ». Mais après deux pages élogieuses l'article prend un ton confessionnel. Perreyve, écrit Mauriac « fut comme nous attiré vers des mensonges, ébloui de prestiges, et sa pureté est le fruit d'un combat si minutieux que son exemple nous condamne. » Et un peu plus loin : « il veut aller jusqu'au scrupule, être enfant, être ignorant de certaines choses, et dans la plus émouvante oblation, il veut consacrer spécialement à son Seigneur et à son Dieu les mains par qui s'accomplira le mystère de la fraction du pain. » Il ne faut pas chercher

56 Voir Maugendre, *op. cit.*, 212, 3 et 250.

57 Lettre probablement du début de l'année, 'Les Amitiés de jeunesse', *op. cit.*, 66.

58 Il semble possible que l'article soit inspiré par la nouvelle édition (1910) de la biographie de Perreyve par A. Gratry, *Henri Perreyve* (1866) et par la nouvelle édition de la correspondance de Perreyve. (Un des fondateurs du Collège Stanislas, Alphonse Gratry (1805–1872) en devint directeur de 1841 à 1846. Il était très proche de Perreyve.) Mais Mauriac vouait un culte à Perreyve. Une quarantaine d'années plus tard (*L'Express*, le 4 septembre 1954) il se souvient de la prière de l'Assomption, chantée à l'église quand il était enfant. *François Mauriac. D'un bloc-notes à l'autre* (Edition établie par Jean Touzot, Paris: Bartillat, 2004), 89. Plusieurs fragments de cet article seront repris dans *Divagations sur Saint-Sulpice* (Paris: Edouard Champion, 1928).

trop loin ici pour trouver l'influence de Pascal, mais ne retrouvons-nous pas aussi des échos de certains passages des *Mains jointes*, ou encore plus des pages du journal intime de Mauriac où il fait appel à Dieu et espère trouver dans la foi une protection contre « les joies misérables de ce monde », ou de sa correspondance avec Vallery-Radot. Comme nous l'avons déjà vu ce dernier avait essayé de mettre en garde son ami contre certaines fréquentations et surtout contre celles de Jean Cocteau. Encore une fois Mauriac se sert de Perreyve pour exprimer son propre dilemme :

Il nous apparaît qu'Henri Perreyve, s'il avait résisté à l'appel de Dieu, eût été l'un de ces amateurs d'âmes qui les aiment jusque dans leurs meurtrissures et dans leurs souillures, et qui les voient se perdre et qui même les inclinent à leur perte avec une triste joie. Mais n'est-ce pas la divine force du catholicisme et son perpétuel miracle, qu'il tourne à la gloire de Dieu ce que notre cœur recèle de troubles penchants et de mauvais désirs ? Ceux d'entre nous qui ont obtenu la grâce d'attirer les âmes tiennent dans leurs mains l'instrument de leur salut et du salut de leurs frères. Mais ils possèdent aussi le pouvoir effrayant de se damner avec eux. Ils ne se sauveront pas seuls, ils ne se perdront pas seuls.

L'inquiétude de Mauriac se cache à peine et quelques lignes plus loin s'exprime sans ambiguïté. Le secret d'Henri Perreyve écrit-il était de savoir soumettre l'amour et l'amitié de ceux qu'il avait connus à Dieu pour que par lui ils se rendent à Dieu. Mauriac par contre cherche toujours : « je vois bien que comme vous je dois atteindre à cette soumission, mais je cherche la route car le ne la connais pas. » Le passage dans ce texte du 'nous' collectif au 'je' individuel et dont il semble qu'il est pleinement conscient est significatif. Cette route, Mauriac la cherchera longtemps après ...

Jusqu'ici et comme nous l'avons vu Mauriac s'est contenté en général dans ses articles, dont la plus grande partie sont des comptes rendus, de souligner les aspects des œuvres qui lui sont chers – la nature, le foyer, la foi, la présence de la mère, l'enfance ... Ailleurs, il exprime de temps en temps certaines valeurs personnelles ou se laisse aller à un ton satirique ou légèrement moqueur. Les trois articles suivants – essentiellement toujours des comptes rendus – dans *Les Cahiers* ne font pas exception. Celui de juin 1912 est de *L'Elève Gilles*, le premier roman de son ami Lafon, et « aussi le plus long de ses poèmes », l'histoire d'un petit garçon dont le père musicien

se tue et dont la mère est souvent absente. Brutalisé à l'école où il ne ressemble pas aux autres garçons, Gilles ne rêve que « plus passionnément (de) la maison silencieuse au long des siestes, le jardin des grandes vacances où *notre* mère vêtue d'une robe claire aux manches flottantes paraissait si jeune sous son grand chapeau de soleil. » Il n'est pas besoin de dire que Mauriac aime s'identifier au jeune héros de Lafon, mais ce lapsus est doublement révélateur.

Le mois suivant le sujet est les sept *Géorgiques chrétiennes* de Francis Jammes qui rejoignent les écrits de Claudel (*L'Annonce faite à Marie*), de Le Cardonnel (*Carmina sacra*) et de Péguy (*Le Mystère de saints*) comme un exemple du « magnifique renouveau du lyrisme chrétien » tant vanté par l'équipe des *Cahiers*. Mauriac trace l'évolution de Jammes qui, dit-il « dut un jour renoncer à l'ivresse de ses premiers réveils d'enfant [...] à ses rêveries de collégien [...] au premier amour ». Même s'il continue à chanter le monde des moissons, des vendanges et des semailles, c'est maintenant la « Réalité essentielle (qui) lui apparaît, l'Eucharistie, cette Présence qui seule nous oblige à ne point douter de l'univers ».⁵⁹ C'est comme si Mauriac s'anticipe. Le monde païen se trouve transformé par la présence de Dieu. « Depuis qu[e Jammes] sait que Dieu élève l'amour humain à la dignité d'un sacrement, sa voix, quand il nous en parle, a plus de sereine gravité. » Cela sera aussi le monde du *Baiser au lépreux* ou du *Noeud de vipères*.

Le dernier de ces trois articles 'A propos d'un livre récent', traite du nouveau roman d'Anatole France, *Les Dieux ont soif*.⁶⁰ Dès le début le ton de Mauriac est clair : « Le public sait gré à M. Anatole France de ce qu'il renonce enfin à étaler ses opinions excessives dans des œuvres manquées. »

59 L'admiration de Mauriac pour Jammes est soulignée dans la note sur une conférence que ce dernier avait prononcée le 13 février 1914 (*Les Cahiers*, mars 1914). Ce n'est qu'une question de poésie cependant : « Nous avons vu Jammes dans des salons, au milieu de parisiens guindés, vêtus de noir, aux visages malades et dissimulant, à force de correction, leurs vices. »

60 Le 19 août 1912 Mauriac écrit à Jeanne Lafon : « J'ai terminé mon article sur France qui m'a ennuyeux [*sic*] comme la pluie qu'il a inspirée. » Cette correspondance est conservée à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet et ne peut pas être consultée sans l'autorisation des héritiers François Mauriac.

Mais la cible de Mauriac était plus large. S'inspirant d'une observation de Charles Maurras dans *L'Action française* où ce dernier avait comparé Anatole France à Voltaire, son ironie éclate. Il n'y a aucun doute que Mauriac trouve les attaques d'Anatole France sur l'église catholique inacceptables – tout comme il ne pardonnera jamais à Voltaire ses « basses polissonneries » de la vingt-cinquième de ses *Pensées philosophiques*, 'Sur la pensée de M. Pascal' – mais même si on a l'impression que Mauriac admire presque à contrecœur certains aspects du style de France, ce qu'il censure surtout chez l'auteur des *Dieux ont soif* c'est son « ricanement perpétuel », sa superficialité et son incohérence :

Comme Voltaire, Anatole France fournit des idées générales à ses contemporains que de plus hautes abstractions rebutent. [...] Voilà bien le français Voltaire qui jamais n'imposa ses idées mais avec une souplesse qu'on ne saurait trop admirer s'adapta aux idées de son temps.⁶¹

Encore une fois Mauriac s'accorda parfaitement avec l'esprit des *Cahiers* et de la nouvelle génération de jeunes écrivains catholiques. Si son article précédent avait illustré leur politique littéraire, celui sur France – qui appartient aux 'vieux' – reflète également le climat intellectuel de l'époque. L'article est « signalé dans la N[ouvelle] Revue française »⁶² de septembre par Henri Ghéon qui le qualifie de « sévère ».

Quel que fût le ton de ces articles, ils révèlent non seulement un jeune auteur très cultivé mais quelqu'un déjà capable de maîtriser une gamme de styles différents et d'une grande sensibilité. Il n'est pas impossible cependant que Mauriac se fût déjà lancé dans un autre projet littéraire beaucoup plus ambitieux qui n'était pas sans influence sur leur rédaction. Deux mois avant la publication du premier de ces trois articles, parut dans les pages de *La Revue hebdomadaire* une enquête sur des diverses activités et préoccu-

61 N'oublions pas que plus tard Mauriac se souviendra de France avec admiration et délectation: « Anatole France, Paul Bourget, Pierre Loti comptaient encore beaucoup pour moi. » *Nouveaux Mémoires intérieurs*, OA, op. cit., 811 et « A dix-huit ans, je faisais mes délices d'Anatole France, de l'Anatole France anti-clérical précisément, celui de *L'Anneau d'améthyste*. » *Ce que je crois*, OA, op. cit., 604.

62 Lettre à Jeanne le 8 octobre 1912.

pations de la jeunesse contemporaine. Emile Laudet, directeur de la revue prestigieuse, avait invité Mauriac (sans doute par l'intermédiaire de son secrétaire, François le Grix) à écrire un article sur 'La Jeunesse littéraire'. Il parut le 6 avril.

Dès le début, la position de Mauriac est claire. Selon lui, la nouvelle jeune génération d'hommes de lettres « sent le besoin d'une discipline, redoute de s'abandonner à tous vents de doctrine, précise et arrête ses directions. ». Bien qu'il fasse attention à ne pas souscrire à la position de Maurras et de l'Action française pour qui il n'y a qu'un retour à la discipline de l'époque classique qui puisse régénérer la littérature française, à la fin du dix-neuvième siècle il y avait, à son avis, trop de courants divers, contradictoires et même nuisibles. Mais, parmi tous ces courants, celui qui est de loin le plus significatif, c'est le fait que la nouvelle génération d'écrivains s'intéresse « au roman de la vie intérieure » et est « à la recherche d'une nouvelle expression lyrique ». Si donc les symbolistes trouvent grâce à ses yeux, c'est parce qu'ils « nous ont inconsciemment frayé la route vers les réalités invisibles », tout comme la philosophie de Bergson « restaure l'intuition et nous découvre les infinies ressources de notre univers intérieur. » Mais ce mouvement ne saura se réaliser pleinement – comme chez Jammes, par exemple – sans la foi : « Car cette œuvre pressentie, nous ne saurons l'attendre que d'une âme passionnément religieuse, ou troublée jusque dans ses profondeurs par l'inquiétude religieuse, de l'âme chrétienne enfin ».

Que Mauriac arrive à une telle conclusion qui reflète précisément la position de l'équipe des *Cahiers* n'a rien d'étonnant, mais en même temps il reconnaît qu'il y a aussi de jeunes écrivains qui cherchent ailleurs ou qui sont autrement motivés et dans la seconde partie de l'article il tourne son attention vers la *Nouvelle revue française* et vers le rôle et l'influence d'André Gide. Autour de cette revue il y a un groupe de jeunes gens qui, bien qu'éloignés « d'une religion qui, prenant l'homme tout entier, dans chaque instant de sa vie, exige qu'il lui soumette à la fois son intelligence, sa volonté et son cœur », sont cependant « les plus subtils jeunes hommes de notre génération. » En même temps la seule discipline qui compte pour elle est celle de l'œuvre d'art qui ne propose « d'autre fin que (elle)-même. » Avec cette allusion à la préface de *L'Immoraliste*, Mauriac se lance dans une apologie indirecte de Gide ; même s'il s'éloigne de nous, dit-il,

« je n'évite pas d'ailleurs la séduction ». Ce petit mot confessionnel en dit long. Depuis février de l'année précédente Mauriac essayait de se faire reconnaître par la *NRF* et par son secrétaire Jacques Rivière qui, lui aussi, était monté de Bordeaux à Paris en l'automne de 1907,⁶³ mais il n'y arrivera pas sans difficulté.

Les rapports entre Mauriac et Gide seront longs et complexes.⁶⁴ Avant peu Mauriac descendra dans l'arène pour défendre Gide (« ce magnifique artiste ») contre les attaques menées par les catholiques et surtout par Henri Massis, mais à l'époque et en tant que représentant des jeunes écrivains catholiques il ne pouvait pas se permettre de montrer à quel point l'immoralisme de Gide l'attirait. Il se contente donc de regretter la disponibilité de Gide et de ses acolytes et, à la fin de son article – se référant à Maurice Barrès – le fait que leurs œuvres manquent de la discipline dont les sources se trouvent non seulement dans la foi, mais dans une foi qui a mûri pendant les générations :

Sans doute, beaucoup ignorent ces influences mystérieuses qui inclinent les meilleurs d'entre nous à chercher une loi pour qu'ils s'y soumettent, qui les oblige à découvrir au fond d'eux-mêmes leurs secrètes attaches avec les multitudes sans voix des générations mortes. Beaucoup n'ont pas encore établi en eux le silence nécessaire pour y entendre l'appel du 'Dieu sensible au cœur' ; et peut-être sont-ils plus fêtés et les salons les applaudissent. [...] Démunis de passé, ils n'ont rien à nous dire. Ils ignorent que

63 Voir notre édition de la correspondance de Mauriac et Rivière, *Correspondance, 1911–1925* (Exeter : University of Exeter Press, 1988). Voir aussi *La Rencontre avec Barrès, OA, op. cit.*, 201, 2 : « Ma collaboration à la *Nouvelle Revue française* date de 1922, l'année où apparut *Le Baiser au lépreux*, douze ans après *Les Mains jointes*. Il me fallut donc douze ans (en comptant il est vrai quatre années de guerre) pour rejoindre enfin le groupe littéraire avec lequel je me sentais le mieux accordé. C'était peu d'en être exclu, mais je m'en croyais méprisé. » et *Nouveaux mémoires intérieurs, OA*, 815.

64 Voir surtout Malcolm Scott, *Mauriac et Gide : la recherche du moi* (Bordeaux : L'Esprit du Temps, 2004) et la *Correspondance André Gide–François Mauriac, 1912–1950* (Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Morton, *Cahiers André Gide* 2, Paris : Gallimard, 1971).

l'artiste, à l'exemple du Christ, doit avoir ses années de vie cachée, qu'il doit amasser dans l'ombre, au long de son adolescence, un trésor de souvenirs ineffables.⁶⁵

Il n'est pas sans intérêt de noter qu'à partir de son article dans *La Revue hebdomadaire* et des trois qui suivirent dans *Les Cahiers*, jusqu'en mars 1914 où il commencera à collaborer au *Journal de Clichy*, Mauriac n'offre presque aux *Cahiers* que des chroniques.⁶⁶ Pourtant son enthousiasme

- 65 Quelques jours après la publication de l'article de Mauriac, le 5 avril, Alain Fournier, le beau-frère de Rivière, en parlant de la poésie de Mauriac, publie dans le *Paris-Journal*, une espèce de réponse : « il semble [...] que l'obéissance lui soit une vertu naturelle [...] C'est la poésie d'un enfant riche et fort intelligent qui ne se salit jamais en jouant, qui a la croix chaque samedi et qui va à la messe tous les dimanche ». Le 13 avril Rivière écrit à son beau-frère qu'il trouve cette réponse « très bien ». Mauriac, dit-il, « nous embête avec son ordre et sa discipline ». *Correspondance : Jacques Rivière – Alain Fournier* (Vol. II, Paris : Gallimard, 1926), 414.
- 66 Il faut noter en passant le compte rendu de *La Danse devant l'Arche* par le jeune écrivain juif Henri Franck (*Les Cahiers*, janvier 1913). L'admiration de Mauriac est indéniable mais surtout, semble-t-il, parce que Franck ne « (rougit pas) de son sang. Le malaise que toujours j'éprouve à fréquenter un juif vient de cet air humilié qui demande grâce. Henri Franck entre dans la vie d'un air joyeux et libre. Il ne ressemble en rien à ceux de sa race qui ont souvent le dos rond, des faces d'esclaves, au sein même de leur triomphe et lorsqu'ils sont devenus les bourreaux. Voué aux lettres, il ne suit pas la trace de ses coreligionnaires écrivains, presque tous gens de théâtre et faisant de l'argent. » Les quelques traces d'antisémitisme dans les premiers écrits de Mauriac sont caractéristiques de son milieu bordelais. Ayant publié son deuxième volume de poésie, *Adieu à l'adolescence* aux éditions Stock, Emile Boutelleau lui propose de s'associer à sa maison d'édition. Mauriac écrit à sa mère : « Il faudrait que je porte 50 000 francs et je serai chargé de la partie littéraire. » Mais il refuse : « D'abord, avec la crise que subit actuellement la librairie ce serait mettre beaucoup d'argent dans un panier peu sûr. De plus, Stock est juif, Boutelleau protestant, ils éditent un tas d'horreurs et je serais gêné. » Claire Mauriac l'approuve non à cause de du risque matériel mais du danger spirituel : « ta sincérité ne pourrait qu'être mise en doute après une association avec un juif et un protestant. Ne te mets pas dans cette impasse mon fils, Dieu te bénira si tu restes franc et loyal vis-à-vis tes devoirs de chrétien. » Et voir aussi son compte rendu du roman de Jacques de Lacretelle, *Silbermann* (*NRF* décembre. 1922) et celui des *Pas effacés* de Comte Robert de Montesquiou (*NRF* septembre 1923) où nous lisons : « Les croisements américains et israélites rendent à peu près introuvable, dans le Monde d'aujourd'hui, cet amalgame d'élégance, d'esprit,

pour les activités et les projets de l'*Amitié de France* ne semble avoir en rien diminué. En septembre 1912, le groupe passa deux jours dans la propriété de Dumesnil à Lassagne et Mauriac pouvait écrire à Jeanne le 30 :

Pendant ces deux jours nous avons jeté les bases d'une corporation de jeunes écrivains catholiques dont les Cahiers deviendraient l'organe, un comité directeur qui comprendrait Dumesnil, Claudel, Jammes, Goyau, Lafon, Robert, Eusèbe et moi. Jammes est très emballé par cette idée. Elle peut devenir très féconde.

Deux mois plus tard Vallery-Radot écrira à Eusèbe de Brémond d'Ars que son ambition était de : « Fonder une Fédération du livre et de l'image. Revivifier toutes les collections historiques, philosophiques, artistiques. Donner à la librairie religieuse une vie prodigieuse toute renouvelée par nos jeunes ardeurs. »⁶⁷ Mais déjà le premier élan d'enthousiasme de Mauriac commençait à se modifier. Le 7 octobre il écrivit à Vallery-Radot :

Pour ce qui est de notre triomphe temporel, je le souhaite mais je m'inquiète un peu du terrain que nous avons choisi pour combattre : les rapports de l'art et de la religion, de la beauté et de la loi morale seront toujours difficile à établir.

Les lettres manquent et il est actuellement impossible de connaître la réaction précise de Vallery-Radot, mais une lettre un peu défensive que Mauriac lui envoya au début de l'année suivante suppose qu'il ne fût pas content et peut-être aussi qu'il avait peur que son ami ne se laisse emporter par d'autres intérêts et par la vie parisienne :

La fondation d'une revue me paraissait nécessaire et je vous ai soutenu plus qu'on n'avait osé l'attendre de mon apparente inconsistance. Vous pouvez compter sur moi pour les Cahiers agrandis. De même que ma copie ne vous a jamais manqué jusqu'ici,

de fatuité, d'insolence et de bel air dont le Comte de Montesquiou avait hérité le secret, mais que la connaissance qu'il avait de l'histoire lui permit de porter à un si haut point de perfection. »

67 Voir Maugendre, *op. cit.*, 214. Ce projet se réalisera en mars 1913 comme la *Société Saint-Augustin*.

de même je continuerai à vous apporter chaque mois ma pierre, une petite pierre mais bien taillée et d'un grain rare.⁶⁸

Il n'est pas impossible cependant que Mauriac eût raison d'être prudent. N'avait-il pas écrit à Jeanne le 2 octobre qu'il manquait des pages aux prochains numéros des *Cahiers* et que tout le monde avait été obligé d'« en écrire deux sur nos impressions de Lassagne » ? Celles de Mauriac, 'Dans un vieux domaine de Gascogne', sont une évocation sentimentale de ses amis et surtout de Francis Jammes, et se terminent par une vision d'une vie en commun avec femmes et enfants, mais d'une vision qui ne pourra se réaliser sans la lumière du Christ. Mais ce qui semble plus probable c'est que Mauriac commençait à se consacrer de plus en plus à ses propres écrits (n'oublions pas que l'article sur Anatole France l'avait ennuyé ...) dont nous trouvons plusieurs allusions dans la correspondance avec Jeanne. 'Camille' une nouvelle qui sera modifiée et incorporée dans son deuxième roman *La Robe prétexte* (1914) parut dans *La Revue de Paris* en octobre, une autre 'Le Paradis' (« une évocation irréalisée [?] de mon enfance »⁶⁹) dans *La Revue hebdomadaire* en mai de l'année suivante, le même mois que Grasset publia son premier roman, *L'Enfant chargé de chaînes*. Pendant ce temps-là Mauriac avait aussi commencé à collaborer à *La Revue de la jeunesse*, dirigé par le Père Sertillanges, proche de Vallery-Radot, publiant dans les numéros de février, mars et mai 1913 les trois premières parties de 'Les Nuits de Paris'. (La dernière partie paraîtra en octobre.) Et le 24 février il put écrire à Jeanne : « Le Grix a vu hier Grasset qui fut ravi à l'idée que je pourrais venir chez lui. Ce jeune éditeur cherche des jeunes d'avenir. »⁷⁰

68 *LV*, *op. cit.*, 57.

69 Lettre à Jeanne, le 9 octobre 1912.

70 Certes Grasset ne sera pas déçu mais leurs relations n'évolueront que lentement et ne seront pas toujours faciles. Dans sa correspondance avec Jeanne, Mauriac fait plusieurs références à des rendez-vous avec Grasset et à des questions de contrat. Il est probable que celui pour *L'Enfant chargé de chaînes* fut signé avant la fin de février. Pourtant en décembre Mauriac se plaint à Louis Brun, principal collaborateur de Grasset, que ni *L'Enfant chargé de chaînes* ni *La Robe prétexte* sont annoncés dans le catalogue des éditions Grasset. (Voir aussi note 142.)

Toute cette activité explique en partie peut-être le fait qu'à partir de janvier 1913 sa collaboration aux *Cahiers* se limita, comme nous l'avons déjà remarqué, presque exclusivement à des chroniques. Mais il se peut aussi que Mauriac commence à en être mécontent.⁷¹ Le 19 janvier, il écrivit à Jeanne : « La nouvelle d'André contient de bonnes choses et deux fautes de français. L'article de Robert me semble fumeux et celui d'Eusèbe contourné et prétentieux. »⁷² Et plus tard en octobre dans la quatrième partie des 'Nuits de Paris', un des personnages, 'le chevalier de Z...', observera :

Enfermés dans votre chapelle, vous croyez intéresser l'univers avec des drames de conscience inintelligibles pour la majorité des hommes. Mais, mon cher, nous considérons de tels livres comme les brochures qu'à la terrasse d'un café nous offre une dame de l'armée du Salut !

Quelles que fussent ses raisons, Mauriac allait rester fidèle aux *Cahiers* pourtant et participa même à une réorganisation de la direction de la revue au début de 1914.⁷³ Ses chroniques reprennent les mêmes prises de position et les mêmes valeurs que son article, 'La Jeunesse littéraire'. Pour lui, la société contemporaine et sa culture souffraient justement de l'absence de cet ordre et de cette discipline – dont la meilleure incarnation est la foi chrétienne et l'église catholique – qui avaient tant agacé Rivière. Mauriac s'en prend surtout au théâtre, non seulement aux auteurs dramatiques contemporains dont les pièces sont trop souvent faciles et superficielles mais aussi au 'bon public'. Dans sa critique de l'*Habit vert* ('un texte insignifiant') il n'exprime que du mépris pour des écrivains qui « servent la même pièce, sous plusieurs formes différentes, au bon public qui n'y voit que du feu, qui applaudit ingé-

71 N'oublions pas non plus que Mauriac se marie le 3 juin 1913. Il n'y aura aucun article de lui dans les *Cahiers* entre avril et octobre de cette année.

72 Robert Valléry-Radot, 'Vers un ordre intellectuel' dans lequel l'auteur propose la fondation d'une « société d'écrivains catholiques sous le patronage de saint Augustin » ; André Lafon, 'Clair de lune' ; Eusèbe de Brémond d'Ars, '*Cité des lampes* de Claude Sylve (1912)', une sorte de compte-rendu et une attaque contre ce que Brémond d'Ars appelle « un bréviaire d'errements et de sensualisme » qu'il trouve typique « du romantisme pseudo-chrétien » de l'époque.

73 Voir Serry, *op. cit.*, 130.

nument à toutes les Miquettes, Josettes, petites chocolatières et paye douze francs chaque fois la même viande creuse accommodée à diverses sauces » (janvier 1913). « Des gens ne cherchent au théâtre qu'une « atmosphère de luxe, des rencontres et des philosophies du couloir » (janvier 1914). Le public « a peur de l'effort même pour le plaisir » (janvier 1913) et s'il se méfie des pièces intellectuelles ou d'idées, c'est parce que des journalistes et des critiques qui, eux aussi, « s'abreuvent aux scènes de boulevards » l'encouragent et lui donnent l'exemple. Mauriac reconnaît que la tradition théâtrale n'est plus la même et que notamment à l'époque classique certains dramaturges s'adressaient à une élite : « Corneille et Racine s'adressaient à une élite. Les auteurs contemporains n'en sauraient faire autant parce que aujourd'hui, il ne s'agit plus de plaire à la Cour et à la Ville ; il s'agit de remplir plusieurs centaines de fois nos salles de spectacle, avec des foules confuses où sont représentées toutes les nations de l'univers » (janvier 1913). Ce qui manque, selon Mauriac, est le « sentiment religieux » : « Hors la religion, je ne vois pas de sentiment collectif qu'un homme de théâtre peut utiliser » (janvier 1913). Heureusement il y avait des exceptions. *L'Annonce faite à Marie* de Claudel, qu'il accueille avec enthousiasme, en est une parfaite illustration et la répétition générale avait convaincu des critiques prédisposés à y être hostiles dit-il. Mauriac célèbre aussi la création du Théâtre du Vieux-Colombier de Jacques Copeau, lui aussi découragé par l'état actuel du théâtre en France. « Du moins, écrit Mauriac, sur ce théâtre nous ne devons redouter rien de bas [...] Il ne s'agit donc plus d'une petite scène éphémère pour jeunes gens compliqués, possédés d'intentions obscures. L'œuvre de M. Copeau n'a rien des théâtres d'avant-garde, tels qu'on les concevait en 1890 ». Qui plus est, le Vieux-Colombier sera un théâtre où « tout est subordonné au drame, où acteurs et décorateurs n'essayeront pas de triompher au dépens de l'auteur mais le servent dans ses moindres intentions, voilà ce qui n'existait plus en France » (janvier 1914).⁷⁴

74 Mauriac applaudira Copeau et le Vieux-Colombier – selon lui un des rares succès du théâtre français après la guerre – dans ses chroniques théâtrales dans *La Revue hebdomadaire*.

Si au fond le ton des chroniques des livres et de la poésie diffère à peine de celui de ses articles sur le théâtre, elles sont en général – sauf quand il s'agit d'André Gide – moins ironiques et Mauriac se retient de donner des coups de griffes qui deviendront une des caractéristiques de son journalisme plus tard. Dans sa critique des *Feuilles dans le vent* de Francis Jammes (février 1914), par exemple, il ne peut qu'admirer – comme il le fit dans son article pour *La Revue hebdomadaire* – la nouvelle dimension de la poésie de son ami, le résultat direct de sa conversion en 1905 : « Jammes a toujours eu de l'univers une vision directe et que rien ne déforme. Mais depuis qu'il a fait profession de catholicisme, ce don en lui s'est fortifié. » S'il trouve quelques « légers défauts » ils s'effacent devant « l'angélique pureté du dialogue ». Deux mois plus tard, en avril, quand il fait son compte rendu de *La Grande Pitié des Églises de France* de Maurice Barrès, il ne suit pas d'autres critiques catholiques qui accusent Barrès de paganisme et même de blasphème. Certes, Mauriac ne peut cacher son admiration pour Barrès – « le plus lucide esprit de ce temps, le plus magnifique écrivain, le plus représentatif – comme on dit – de sa génération et surtout de la nôtre » – mais il ne peut s'empêcher non plus de voir chez lui le converti éventuel. Pour quelqu'un qui a une telle connaissance de la vie intérieure – un des sujets de roman préférés de Mauriac dans 'La Jeunesse littéraire' – il n'est qu'une question de temps avant que la foi se révèle :

Pascal, lorsqu'il veut nous prouver que le catholicisme est la vraie religion, d'abord nous éclaire sur le cœur humain dans ses abîmes. Une connaissance exacte de son 'moi' a fait de Barrès le Français, le patriote que nous aimons. Logiquement, elle en devra faire un catholique romain.

Divergeant un peu de ces chroniques il y en a deux – sur Alain-Fournier et Gide – qui méritent attention. En janvier 1914 Mauriac présente *Le Grand Meaulnes* à ses lecteurs. Bien qu'il semble impossible qu'il ne se souvînt pas de l'article d'Alain-Fournier, il ne donne pas l'impression qu'il cherche à se venger. Il reconnaît les mérites du roman, surtout la rébellion de Meaulnes (« il est toute notre adolescence qui n'acceptait pas la vie ») et ses critiques sont tout simplement celles d'un autre écrivain – les personnages d'arrière-plan tiennent trop de place, le récit est surchargé d'inutiles complications et

finallement la ‘réussite’ d’Alain-Fournier « ne va pas sans quelque artifice. » Mais il n’y a ni malice ni vengeance ...

Le cas de Gide est différent. Mauriac avait déjà reconnu qu’il avait été séduit par les premiers livres de Gide et dans sa réponse à une lettre que Gide lui avait envoyée ayant reçu un exemplaire de *La Revue hebdomadaire* du 6 avril, il lui écrivit en mai :

Sans doute vous avez senti dans mon article qu’à votre propos ma bouche démentait mon cœur à tout moment. [...] Je n’ai pas besoin Monsieur de vous assurer d’une admiration que vous connaissez. J’ajoute que si souvent vous m’avez troublé, je n’ai reçu de vous que du bien, si c’est un bien d’aimer la vie plus que je ne l’aimais avant de vous connaître.

Leur correspondance ne reprendra qu’en 1917 et ce ton peut-être trop flatteur – mais aussi d’une admiration sincère – ne seront pas pour le moment répétés. Au contraire, en 1914 Mauriac ne peut pas se permettre, dans les pages des *Cahiers*, de ne pas se moquer de son aîné et des *Caves du Vatican* qui paraissait en feuilleton dans la *NRF* avant d’être publié la même année. Une note en février 1914 où il regrette de voir Gide « s’attarder ainsi à de puériles gageures » est suivie en mai d’un compte rendu dans lequel il accuse ce « vieux Narcisse » d’être incapable de « créer des êtres qui ne fussent pas lui-même ». Sans doute choqué – comme Claudel – par la dimension satirique du livre et les attaques contre l’Église catholique il se limite à critiquer les personnages (« des poupées mécaniques, montés sur roulettes ») et semble ignorer complètement le problème philosophique de l’acte gratuit.⁷⁵

Comme nous l’avons noté en même temps qu’il rédigeait des notices littéraires Mauriac avait déjà commencé à publier des articles dans le *Journal de Clichy* à partir du 14 mars et allait continuer jusqu’au 25 juillet. A la fin de l’année précédente Vallery-Radot l’avait présenté à son ami l’abbé Daniel

75 Pour ces lettres voir la *Correspondance André Gide–François Mauriac*, op. cit., 62. Malheureusement il semble que Jacqueline Morton n’ait pas pris connaissance des deux notices de Mauriac.

Fontaine⁷⁶ dont le secteur évangélique était la zone déshéritée de Clichy à l'extérieur de la capitale. Là, Fontaine, qui avait déjà persuadé Claudel d'écrire dans son *Journal de Clichy*, s'occupait des pauvres et défendait l'Eglise contre les attaques de la gauche et du journal radical *Le Réveil municipal*, souvent violemment anticlérical, pendant la période qui précédait les élections de mai 1914. Vallery-Radot avait proposé à Fontaine de faire avec Mauriac une série de visites à Clichy pour communier avec ses paroissiens, de rédiger des articles pour le journal et de l'aider dans sa composition générale. Plus d'un demi-siècle plus tard Vallery-Radot rappellera que « François aimait beaucoup l'abbé Fontaine [...] cette aventure claudélienne l'excitait assez. »⁷⁷ Mais il semble que l'expérience – ou du moins les visites – ait été de courte durée. Tous les deux, ils étaient « trop 'pourris' de littérature [...] pour apporter une aide utile dans une action d'apostolat populaire. [...] Peu à peu nos occupations ne nous permirent plus de venir régulièrement ». ⁷⁸ Quoi qu'il en soit, au début Mauriac se fit avec enthousiasme le champion de l'abbé. Comme le dit Touzot il « ne s'attard[a] pas à une apologétique bénisseuse et nuageuse »⁷⁹ et la verve et l'ironie de ses articles, signés du pseudonyme barrésien François Sturel, personnage principal des *Déracinés*, nous donnent un avant-goût du polémiste des bloc-notes une quarantaine

76 Sur Fontaine voir François Morlot, *Daniel Fontaine, 1882–1920 : curé de Paris* (Mulhouse : Editions Salvator, 1982).

77 Lettre citée dans Paul Claudel, *François Mauriac : Chroniques du Journal de Clichy ; Claudel-Fontaine Correspondance* (Textes établis et annotés par François Morlot et Jean Touzot, Paris : Les Belles Lettres, 1978), 23. Il n'y a pas de source.

78 Lettre du 8 septembre 1954 citée *ibid.*, 24. Encore une fois il n'y a pas de source. Les articles de Claudel sont tous anonymes ou signés 'C'. Le dernier est du 6 septembre 1913. Ses cibles seront celles de Mauriac – le parlementarisme, l'anticléricalisme, l'éducation, la laïcité – mais souvent dénoncées avec plus d'intensité. Par exemple nous lisons dans son dernier article : « Le Socialisme est encore pour elle [la famille] un ennemi plus acharné, car il trouve en elle la négatrice obstinée de ses rêves imbéciles de paradis terrestre, qui séduisent tant de pauvres cervelles et qui assurent le bien-être de tant de canailles politiques. »

79 *Mauriac avant Mauriac, 1913–1922, op. cit.*, 8.

d'années plus tard mais dont les valeurs et les positions politiques seront souvent et fondamentalement différentes.⁸⁰

Dès son premier article, Mauriac se lance dans une attaque méprisante et générale des « doctrines misérables de nos ennemis » ('Vie et vérité : les œuvres du nouveau Clichy', le 14 mars 1913), et en tant qu'un des nouveaux porte-parole de Fontaine et des pauvres de Clichy il s'en prend à ce qu'il considère l'hypocrisie du parti radical et à ses promesses creuses :

Les autres [radicaux, socialistes, hommes de gauche ...] disent au peuple : 'Il n'y a pas de Dieu. Il n'y a pas de vie éternelle. Mais il y a nous qui t'aimons. Vote pour nous et, au Parlement nous nous occuperons de toi. Nous voterons des lois qui te donneront le bonheur'. Et le pauvre peuple répond : 'Voilà trente ans que je vote pour vous et rien n'est venu. Vous n'avez pas déchargé nos épaules. Les projets de loi bâclés à la hâte ne sont pas réalisables. Nous souffrons cependant. Vous nous assurez que le ciel est vide, où faut-il tourner nos regards et que reste-t-il ?

Ensuite Mauriac offre à ses lecteurs une image de la vie du peuple d'autrefois : « Le peuple avait autrefois la douce vie paroissiale, les cérémonies splendides, le tonnerre des grandes orgues, les sacrements qui l'emplissaient de force et de courage. Il y a aujourd'hui le 'zinc', l'absinthe, l'abrutissement de l'alcool. » Il est évident que cette image a été simplifiée pour son article mais il n'y a aucun doute sur la sincérité et la force de ses convictions.

Ayant fait son premier pas dans la campagne, Mauriac n'hésite pas (souvent avec humour) à cibler deux représentants de la gauche radicale, le franc maçon et candidat parlementaire, Georges Moitet, et un certain Pirouge déjà malmené par Claudel.⁸¹ Des deux, c'est Moitet que Mauriac attaque le plus souvent et il n'hésite pas à le faire sur le plan personnel.

80 Sauf son premier article du 14 mars 1914 qui est signé Francis Mauriac. Nous ne connaissons pas le pseudonyme de Vallery-Radot.

81 Pour Mauriac Pirouge est le nom de plume du pharmacien de Clichy, Marquez (le 18 avril et le 11 juillet) ce qui semble probable ; Claudel n'a pas fait pas ce rapprochement. Sans donner la source de la citation, Morlot (*op. cit.* 23), cite une lettre de 1967 de Mauriac qui décrit Pirouge comme « une certaine pie borgne ». N'est-il pas possible que ce personnage avait joué sur l'idée de 'pie rouge' ou la pie de la gauche, la pie étant reconnue d'être capable de répéter certaines paroles ?

Le 28 mars, il se délecte à rappeler à ses lecteurs les origines modestes de Moitet. Dans *Le Réveil municipal* du 18 avril ce dernier s'était vanté de ses réussites. Le 25 Mauriac les reprend avec mépris dans un article intitulé 'Les suprêmes arguments de M. Moitet':

Il y a, je le reconnais, de la crânerie à oser se vanter d'une aussi glorieuse carrière ! Il ressort de ce court récit qu'en l'an 1884, M. Georges Moitet fut reçu bachelier ès sciences – pas moins ! Il n'est pas encore revenu de son étonnement ! Cela le mène à être répétiteur à Chaptal. Voilà un titre à notre confiance ! Un ancien répétiteur à Chaptal possède sur la défense nationale et sur la question financière des compétences devant lesquelles nous nous inclinons.

Un mois plus tôt, il l'avait déjà classé parmi « les esprits un peu simples (qui) adorent les généralisations » ('Les profondes pensées de M. Georges Moitet', le 28 mars). Et une semaine plus tard, dans la suite du même article, il est « une encyclopédie vivante ou plutôt un petit dictionnaire usuel » et le 18 avril il est « incapable » et « un homme obscur » ('A bas les radicaux !'). Mais il y a plus inquiétant :

Si M. Moitet à lui tout seul est comique, des centaines et des centaines de Moitet venus de tous les *Cafés du Commerce*, de toutes les loges, de toutes les écoles laïques, au mois de mai prochain, seront peut-être les arbitres aveugles et sourds des destinées françaises. Nuages de sauterelles, invasion de mulots, ils vont détruire ce qui subsiste encore pour la défense de la patrie ...
[...] N'abandonnons pas la France à ces êtres obscurs et nuls, à ces primaires gonflés de formules, à ces optimistes béats que l'on voit toujours dans l'histoire organiser les désastres [...]

Certes Mauriac ne se contenta pas tout simplement de faire des caricatures de Moitet ou du parti radical et de ses supporters. Il se concentra comme il le fallait sur les points essentiels de la campagne électorale – l'Education, la Défense Nationale et la Loi de trois ans, la question financière – et il arrive très souvent que ses articles dépassent le simple stade des disputes et des querelles de Clichy pour arriver à une critique cinglante de la politique du parti radical et de l'anticléricalisme de la France. Et à moins de quatre mois de la déclaration de guerre, tout comme Claudel, il se montrait très perspicace :

Une majorité de Moitets à la Chambre ? Mais ce seraient les fourriers de l'invasion allemande. Et si M. Moitet décide que personne en Europe ne songe à nous attaquer, méditons ces chiffres d'une éloquence terrible : *L'Allemagne a voté en un an et demi trois milliards pour son armée et sa marine.* (le 18 avril)

Mais en tant que porte-parole de l'abbé Fontaine, Mauriac devait s'adresser à une population de chiffonniers et de petits commerçants dans une région qui, sous tous ses aspects était du tout au tout différente du monde qu'il fréquentait à Paris. Quelle que fût sa sympathie pour les gens pauvres – et nous ne devons pas non plus minimiser l'influence de son frère l'abbé Jean – il est difficile d'imaginer qu'un jeune homme qui était non seulement 'pourri' de littérature mais qui bénéficiait de revenus personnels, et était un habitué de certains salons et de réunions spiritualistes s'y trouvât à l'aise ou s'y déplaçât facilement.⁸² De plus critiquer le programme politique de Moitet et du parti radical est une chose, proposer une solution aux problèmes sociaux des gens de Clichy en est une autre. Mauriac s'abstint de le faire, mais il n'est pas étonnant qu'il déplore les conséquences de la séparation de l'Eglise et de l'Etat – « l'esprit laïque est une régression » ('Les profondes pensées de M. Georges Moitet', suite, le 4 avril) – et le fait que l'Eglise ne joue plus son rôle traditionnel et caritatif. Pour lui l'Eglise avait été « à peu près seule à panser les plaies de l'humanité souffrante » (le 28 mars) – encore une image simpliste – et avait été responsable surtout de l'éducation des enfants du peuple – question brûlante à Clichy où « La seule école des sœurs de la rue Caulaincourt, fermée cette année, comptait plus de six cents petites filles du peuple, qui dans un quartier où pullulent les cabarets spéciaux, vont et viennent, n'ayant pas de place dans les écoles laïques » (le 4 avril).

82 Morlot, *op. cit.*, 12, nous donne un portrait de Clichy à l'époque : « un peu partout s'établissaient des cités de chiffonniers, longs alignements de bâtiments en bois où la chambre se louait 2 francs par mois, et d'étroites courées où pataugeaient les enfants. L'espace entre le boulevard Victor-Hugo et les fortifications portait le nom significatif de 'La Révolte'. On imagine ce que pouvait être ce monde grouillant, dont l'état civil montre combien effrayante était la mortalité infantile. »

Il est peu probable que Moitet prît la décision de se désister au second tour des élections en raison des articles de son jeune antagoniste.⁸³ Ce qui est évident cependant c'est que non seulement Mauriac s'est beaucoup amusé à les écrire mais qu'il s'en est servi pour exprimer une prise de position qui deviendra l'un des thèmes de plusieurs de ses articles après la guerre dans la *Revue des jeunes* et *Le Gaulois* – à savoir, l'importance du fait que l'Eglise « n'est inféodée à aucun parti politique » (le 28 mars). « J'aurai beaucoup de facilité à vous prouver qu'une église nationale s'avilit, qu'elle devient un instrument entre les mains du pouvoir, qu'une des marques de la vérité catholique c'est, justement, son universalité » ('Les bas fonds du radicalisme', le 11 avril). Il n'est pas difficile non plus, bien qu'il ne les exprime pas ouvertement, de deviner ses propres sympathies et préférences politiques. Nous sommes loin de l'homme qui dira en toute sincérité plus de cinquante ans plus tard un peu avant sa mort: « j'ai toujours souhaité l'union de la gauche ... ».⁸⁴ Une fois la campagne électorale terminée, à l'exception de son article du 13 juin, il n'y est plus question de Moitet, Mauriac tourna alors son attention de nouveau sur le 'vieux Pirouge'.

Le 4 juillet, Mauriac ironisa lourdement sur un de ses produits, la tisane du Mont-Rosat qui avait bénéficié de la publicité dans *Le Réveil municipal* – l'allusion à Homais déjà évoqué par Claudel et à l'histoire du pied bot du pauvre Hippolyte dans *Madame Bovary* est claire – mais une semaine plus tard il attaqua les activités d'un groupe de syndicalistes révolutionnaires qui s'étaient déchaînés dans la « paisible banlieue » de Meudon à la suite d'une 'promenade champêtre' gâchée par le mauvais temps. Dans les deux derniers paragraphes, Mauriac se montre encore une fois sous son vrai jour :

83 Battu au premier tour il se désiste au second en faveur du socialiste J.-E. Bon qui sera élu.

84 'Silencieux depuis le 27 avril, François Mauriac rompt le silence', *Le Défi français*, le 30 mai 1969 dans *D'un bloc-notes à l'autre*, op. cit., 847.

Le christianisme est à la base de toute civilisation. Vous créez une humanité bestiale, uniquement instinctive. Jadis, au temps de *l'obscurantisme*, Vieux Pirouge, un travailleur savait qu'il possédait une âme immortelle rachetée par le sang d'un Dieu. – Il avait conscience de sa destinée divine – a travers toutes ses misères, il tendait vers le port, et la religion qui l'avait défendu contre lui-même, qui l'avait fortifié des ses sacrements, consolait ses derniers instants par la grâce d'une bonne mort ...

Vous et vos pareils, vous leur avez fermé le ciel. Vous avez borné leur ambition à la satisfaction de leurs appétits. O siècle du progrès ! O siècle où les foules ne connaissent d'autre source d'idéal que le bistro et le cinéma, où une humanité alcoolique et dégénérée souffre, s'enivre et meurt sous un ciel de plomb qu'elle croit vide ! Ce serait à désespérer si nous n'avions foi dans celui qui a ressuscité Lazare et qui peut répéter devant la France agonisante : *Ego sum Resurrectio et Vita*. Je suis la Résurrection et la Vie.

La collaboration de Mauriac au journal de l'abbé Fontaine cessa à la fin du mois et, également avec la déclaration de guerre, toute son activité journalistique, du moins momentanément. En août, il se trouvait à Malagar où il travaillait sur *Les Beaux Esprits de ce temps*. Comme on sait, il dut rentrer à Bordeaux où, réformé, il s'engagea en décembre dans 'les formations du Front de la Croix-Rouge'. Son écœurement à l'égard des événements était profond. Le 16 août, il écrivit à Valléry-Radot : « Je suis, comme vous sans doute, dans une angoisse infinie et dans une horreur de ce temps que nous traversons où la tragique absurdité de vivre et d'être un homme me fait regarder le ciel avec inquiétude. » De plus il était tourmenté par le fait qu'il ne pouvait pas 'monter au front' comme plusieurs de ses camarades et proches. Toujours dans la même lettre, nous lisons : « Service de nuit, service de jour, je donnerai à la patrie un peu moins que ma vie et mon sang mais beaucoup plus que j'ai jamais donné à personne au cours de mon égoïste vie. »⁸⁵ Ailleurs et surtout dans la correspondance avec sa femme il revient sur la destruction et l'horreur (« un tunnel sans fin ») de la guerre, et sur sa propre inutilité : « Mon petit, à un tel moment je m'alarme d'être ce que je suis. Je me considère avec un dégoût sans norme ». Mais pendant des périodes de calme et de brèves permissions il continua quand même à écrire et à penser à des projets littéraires. En 1915 il est question, semble-t-il,

85 *LV, op. cit.*, 69–71.

de réanimer *Les Cahiers*, projet pour lequel Mauriac s'enthousiasma.⁸⁶ Mais déjà avec l'expérience de la guerre l'attitude de Vallery-Radot avait changé. Le 27 septembre 1914, il avait écrit au Père Janvier de l'ordre dominicain qui faisait partie du comité de rédaction de la *Revue de la jeunesse* :

Ce qu'on nomme de notre temps l'esprit littéraire, n'est que luxure spirituelle ou autre. Pour ma part c'en est fait; j'ai résolu de ne plus écrire désormais une ligne qui ne soit utile à Jésus-Christ et à son Eglise; je me consacre tout entier à la défense des intérêts catholiques.⁸⁷

Un an plus tôt, la revue avait déjà proposé une association avec *Les Cahiers*. Elle avait un lectorat impressionnant⁸⁸ mais subissait une discipline assez stricte des Dominicains. En 1915 elle se renomma la *Revue des jeunes* – « organe de pensée catholique et française d'information et d'action » – et maintenant occupait incontestablement la place qu'avait envisagé Vallery-Radot pour *Les Cahiers*. Quelles que fussent ses propres idées, le moment de relancer ces derniers n'était pas propice.

Avec la publication en feuilleton de 'Nuits de Paris' en 1913 pourtant, Mauriac avait déjà un rapport personnel avec la *Revue des jeunes*. Il avait aussi déjà passé quelques jours avec André Lafon à la fin de mai de l'année précédente au Saulchoir, le monastère dominicain à Kain en Belgique et la source d'inspiration de la revue.⁸⁹ Avec la disparition des *Cahiers*, il semble être donc naturel que Mauriac se tourne vers la *Revue* s'il voulait continuer plus ou moins dans le même sens et de 1916 jusqu'en 1919 il allait publier

86 Voir Serry, *op. cit.*, 140. Mais le 21 décembre il exprima des réserves : « Je feuillette les *Cahiers* reliés et goûte le plaisir mélancolique de retrouver là nos naïvetés. » 'Les Amitiés de jeunesse', *op. cit.*, 76.

87 *Ibid.*, 139.

88 Selon Serry 2000 en 1914. *Op. cit.*, 126. Il allait croître rapidement. En 1917 Mauriac écrira à son frère Pierre : « son tirage augmente dans des proportions incroyables (200 abonnés de plus par mois), elle tire maintenant presque autant que le Correspondant et trois fois plus que la revue de Paris. »

89 *La Vie et la mort d'un poète*, *OA*, *op. cit.*, 42. Les dominicains à Saulchoir s'étaient inspirés des idées libérales de l'encyclique du pape Léon XIII, 'Rerum Novarum'. La revue fut fondée en 1909 par Etienne-Matthieu, professeur de philosophie à Saulchoir.

une dizaine d'articles et autant de chroniques et de comptes-rendus. Même si la position morale et religieuse de la revue était plus stricte et plus surveillée que celle des *Cahiers* – dans une lettre à sa femme Mauriac la désigne comme « ce pieux rasoir mécanique » ! – il ne semble pas en avoir été gêné. En fait, ses articles ont une intention et par moments, comme nous le verrons, une dimension personnelle qui même si elle n'est pas entièrement nouvelle, est plus forte. Certains thèmes sont récurrents – l'état de la société actuelle (« ce siècle d'esprit charnel et de chair triste »), la guerre, la présence de Dieu et la foi telle qu'elle est exprimée par l'Eglise catholique et la discipline qu'elle impose.

Son premier article 'La Vocation des survivants' (le 25 octobre 1916) est une réponse au livre pacifiste de Romain Rolland *Au-dessus de la mêlée* publié en 1915 et largement inspiré aussi sans doute par la mort d'André Lafon en mai de la même année. En se référant à Pascal, Mauriac soutient que la guerre « n'est qu'un aspect de la douleur entrée dans le monde avec le péché [...] une synthèse des maux quotidiens » et fait partie du dessin divin. En tant qu'incroyant, Rolland ne comprend pas qu'un chrétien accepte « l'effusion du sang parce qu'il sait qu'ailleurs une éternelle paix régit le royaume qui n'est pas de ce monde. » Ceux qui survivent – y compris et surtout ceux comme Mauriac lui-même qui sont « demeurés à l'arrière à cause de leur santé ... » – auront la responsabilité de montrer à ces « âmes ressuscitées des tranchées » que « le royaume de Dieu est au dedans de nous », et cette responsabilité incombe surtout aux intellectuels et hommes de lettres catholiques qui « manifesteront cette vie nouvelle dans leur œuvre. » Le monde tel que le décrit Balzac où il n'y a que des valeurs humaines qui comptent ou le monde moderne où dominent « l'égoïsme, la niaiserie et la laideur » disparaîtront face à « cette vie nouvelle ». Déjà la *Revue des jeunes* donne l'exemple à suivre.

Réformé, Mauriac demanda à être envoyé à Salonique et embarqua le 2 décembre. Une semaine avant de partir (le 25 novembre) il publia un court compte rendu de la répétition générale de *Partage de midi* de Claudel qui avait eu lieu à Paris au début du mois. La pièce est précisément une illustration de ce que Mauriac avait anticipé dans son article précédent. Claudel est de ces écrivains auxquels la description « homme de lettres (dans) son sens le plus noble » convient à la perfection. Malgré son contenu

adultère « nous nous en allons de ce drame, écrit Mauriac, avec le désir de faire triompher en nous, sur toutes les puissances d'en-bas, l'Esprit de Dieu. » Mais si la foi de Claudel ne pouvait pas être mise en question celle de Baudelaire était tout à fait autre. Un an plus tard, de retour en France, Mauriac allait commémorer le cinquantième anniversaire de la mort du poète. Dans 'A propos d'un cinquantième' (le 10 octobre 1917) il attaque des critiques qui sont aveugles, à son avis, à la dimension spirituelle et catholique de son œuvre. Chez Baudelaire nous voyons « une pauvre âme déchirée par le remords », « un cœur vraiment poursuivi par la Grâce » et son dernier poème, 'Le Voyage' « exprime avec une magnificence sans égale ce besoin du cœur humain d'échapper à l'infini. » Sa 'notule' comme il la décrit lui valut de nombreuses lettres de lecteurs scandalisés, semble-t-il, par son soutien à un écrivain dont l'influence était considérée comme néfaste. Dix-huit mois plus tard (le 25 mai 1919) il reprit son sujet et si, dans 'Encore Baudelaire', il reconnaît que l'œuvre du poète illustre « l'acheminement d'un cœur qui, pour atteindre Dieu, suit la plus longue route », il continue en même temps à maintenir que « jamais il ne perd cette lucidité de l'homme qui n'a point renoncé à la religion. » Mauriac fait allusion aussi à son expérience personnelle mais s'il parle à première vue de sa découverte des *Fleurs du mal* quand il était lui-même adolescent,⁹⁰ sa correspondance avec Vallery-Radot d'avant-guerre et sa vie sociale actuelle à Paris donnent peut-être à ses mots une autre signification : « je sais quelle tempête s'élève dans un jeune cœur lorsqu'il se croit exilé par sa foi de tous les paradis dont il respire l'odeur et quand l'idée de médiocre se confond

90 Mauriac avait hérité son édition des *Fleurs du mal* de son père. Le 17 août 1956 dans *L'Express* il écrira : « Il aura été dans ma jeunesse, et bien avant Rimbaud, beaucoup plus que ce que fut Rimbaud pour le jeune Claudel : témoin du surnaturel, certes, mais du surnaturel chrétien et catholique. Il se tenait pour moi au milieu du monde corrompu comme un ange égaré de sa vraie route, mais qui n'avait pas été égaré sans dessein. » *D'un bloc-notes à l'autre, op. cit.*, 338. A la question posée par Amrouche : « Est-ce que en lisant Baudelaire vous aviez le sentiment de mordre au fruit défendu ? » Mauriac répond : « Oh ! Certainement ! J'avais l'impression de me trouver devant un monde inconnu qui était très précisément le monde du péché. » *Souvenirs retrouvés, op. cit.*, 54.

pour lui avec les pratiques religieuses. » En 1919 cette ‘confession’ était peut-être entièrement involontaire, mais deux ans plus tôt une petite étude sur Henri Lacordaire, le jeune avocat dijonnais qui, converti, devint un des porte-parole du catholicisme libéral en France au dix-neuvième siècle, avait été tout à fait autre.

Dans ‘Notes sur la jeunesse d’Henri Lacordaire’ (le 25 décembre 1917),⁹¹ qui à bien des égards rappelle ce qu’il avait écrit sur Henri Perreyve cinq ans plus tôt, Mauriac rappelle à plusieurs reprises des événements ou des aspects de la vie de Lacordaire qui aurait pu être les siens. A l’école « il fuyait des maîtres grossiers et ces lycéens que rend féroces la grâce d’un enfant tout pénétré encore de la délicatesse, de la faiblesse maternelle » ; une fois à Paris il fréquente le théâtre où « il ne découvre que des déclamations ridicules » ; il fait allusion à la Réunion des étudiants avec ses « pieux jeunes gens » ; « il a du goût pour l’indépendance, il ne déteste pas de faire du bruit, d’étonner la galerie ». Et plus frappant encore, le fait que Lacordaire, « indifférent à l’endroit des femmes, ne souhaite qu’un commerce de cœur et de pensée » et a « l’instinct de la pureté au pont de souffrir malaisément qu’on touche devant lui à certains sujets ». Deux pages plus loin, Mauriac offre une illustration assez extraordinaire du sentiment religieux chez Lacordaire, une citation – mais pourquoi celle-ci parmi combien d’autres qu’il aurait pu choisir ? – d’une lettre qu’il avait écrite à son amie Madame Swetchine en 1836 :

J’avais rencontré sur le bateau à vapeur un jeune homme qui m’avait plu et qui m’avait montré de l’affection. Mais après une quinzaine de jours il est reparti pour Ravenne, sans espoir qu’il repasse ici pour retourner en France. J’ai trop de faiblesse d’aimer et Dieu m’en punit par l’isolement.

91 D’après sa correspondance avec sa femme nous savons que Mauriac travaillait sur son étude sur Lacordaire depuis cinq ans. Le 26 septembre 1912 il lui écrit : « Il faudra qu’en octobre je m’établisse à Paris. Je travaillerai paisiblement à mon Lacordaire. » et la même année (sans date plus précise) dans une lettre à son frère Pierre : « Je travaille à mon Lacordaire que Plon m’a commandé pour la petite somme de 1000 fr. ». Le texte a été repris par Goesch dans *François Mauriac : Lacordaire* (Textes recueillis et présentés par Keith Goesch, Paris : Editions Beauchesne, 1976).

N'oublions pas que Mauriac lui-même venait de faire tout récemment deux voyages en bateau à vapeur pour aller en Salonique ... Sans en parler directement il est évident que Mauriac frôle ici la question de l'homosexualité ou du moins de l'attraction homosexuelle. Après plusieurs pages où il trace – comme il convient à la *Revue* – les grandes lignes de l'évolution du catholicisme libéral et le rôle qu'y joua Lacordaire, il y revient en parlant de l'amitié de ce dernier pour Charles Montalembert, son cadet de huit ans. Mauriac fait référence également aux portraits des deux hommes contemporains. Bien qu'il ne le nomme pas, il est probable qu'il pense à celui de Lacordaire par Théodore de Chassériau qui saisit à la perfection la personnalité puissante et même séduisante du prêtre. Mais de Montalembert il n'a qu'une lithographie décevante : « ces cheveux longs et plats, cette figure un peu grasse ... mais sans doute est-ce la faute de l'artiste qui n'a point vu l'expression d'ange de ce visage. » N'oublions pas que dans le langage codé de Mauriac à l'époque les mots 'ange' et 'angélique' signifiaient homosexuel ...

Malgré les pages consacrées au catholicisme libéral, à Lamennais et au journal *L'Avenir* et malgré sa déclaration de foi dans le rôle de l'Eglise catholique – « l'unique puissance capable de diriger vers la liberté et la justice la marche du monde » – Mauriac ne cache pas que ce qui l'intéresse vraiment dans l'histoire de Lacordaire c'est la lutte intérieure du jeune prêtre qui lui ressemble, « cette victoire de la grâce sur un cœur *pareil au mien*⁹² [...] Un jeune homme entend gronder et voit s'apaiser chez ce jeune prêtre des orages qu'il reconnaît, parce qu'il les porte au fond de lui. Chez Lacordaire j'entends crier la chair et le sang. » Lacordaire est « une lourde proie harponnée » et « Dieu ne lui laisse aucune issue hors celle qui le peut conduire à lui. »

92 C'est Mauriac qui souligne. Le 15 janvier 1918 Mauriac écrit à Valléry-Radot : « Je sais que Bourget s'est comme vous, scandalisé de mon 'Lacordaire'. » *LV, op. cit.*, 95. En 1961 Mauriac sera invité à Castres au nom de l'Académie française pour célébrer la mémoire de Lacordaire. « Je n'aurai aucune peine à parler de Lacordaire, à m'épancher, c'est le terme qui convient, car je suis plein de lui, je déborde de lui, bien que je ne le lise plus depuis des années. » *D'un bloc-notes à l'autre, op. cit.*, 659.

De tous les articles qu'il écrivit dans *La Revue des jeunes* celui-ci est de loin le plus intéressant et le plus intrigant. Ailleurs et quel que soit le sujet prétendu il suivit de près la ligne éditoriale non seulement qui s'imposait mais à laquelle au fond de lui-même il adhérerait totalement. Surtout il mettait ses lecteurs en garde contre tout ce qui menace le catholicisme. Dans 'Le Renoncement aux idoles' (le 10 mai 1917), une réflexion sur la conversion de St Paul et l'œuvre de Maurice de Guérin qu'il lisait en route pour la Salonique, il s'élève contre « le paganisme ... qui continue en nous de corrompre l'œuvre de la grâce » et « les idoles redoutables et jamais renversées et de qui les autels, depuis dix-neuf siècles, fument encore, vénérées même par ceux qui font sonner bien haut leur titre de chrétiens. » Dans 'Le Préau calviniste d'Henri-Frédéric Amiel' (le 25 juillet 1917) il montre comment le protestantisme, une « religion de libre examen [...] laisse ouvertes toutes les portes aux suggestions, aux séductions – elle légitime l'attrait d'un vagabondage mortel, les délices de ne pas choisir, de servir non seulement deux maîtres, mais d'innombrables maîtres. »⁹³ Et trois ans plus tard le 25 avril 1920 dans 'Les Digressions de M. Paul Valéry', son dernier article majeur pour la revue, il compare Pascal à Léonard de Vinci⁹⁴ non seulement pour soutenir que sans l'influence de « toute vie intérieure » l'intellect a ses strictes limites mais que tout homme qui se croit capable de s'en passer en a peur : « Satisfaire l'ensemble de l'esprit, au sens où l'entend M. Paul Valéry, ne va pas sans un refus devant le mystère, sans une secrète peur du plus obscur de nous-mêmes, sans cet étrange orgueil de l'intelligence qui nie ce qu'elle n'atteint pas. »

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Mauriac revienne aux mêmes thèmes dans ses chroniques et comptes rendus – l'état de la société française actuelle, le sacrifice de ceux qui sont morts pour la France,⁹⁵ la nécessité de la foi

93 Mauriac saisit l'occasion en passant de critiquer « l'indiscipline protestante d'André Gide ».

94 Valéry venait de publier une nouvelle édition de son essai admiratif sur Léonard *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*.

95 Dans son compte rendu du roman de René Boylesve, *Tu n'es plus rien* (le 25 février 1918) – « une contribution magnifique à l'histoire des âmes pendant la guerre » – il

catholique et l'irrésistible puissance de Dieu.⁹⁶ On a l'impression qu'il cherche moins à se faire remarquer que dans ses notices de *La Revue du temps présent* et *Les Cahiers*, mais il n'hésite pas à critiquer ceux qui n'acceptent pas la présence et l'amour de Dieu, même s'ils sont parmi ceux qui lui sont proches ou qu'il admirent, comme Jacques-Emile Blanche (le 25 mars 1918) ou Georges Duhamel. Dans sa *Possession du monde* (le 25 juillet 1919) par exemple, ce dernier « use du langage chrétien, et nous invite à sauver notre âme » mais il est « comme un homme qui ne croit pas aux promesses éternelles » et ne se rend pas compte que son livre est « un acheminement ». « Sait-il, demande Mauriac, jusqu'où peut l'entraîner sa recherche, et le royaume de Dieu n'est-il pas au dedans de nous ? », question qui lui valut quelques jours plus tard une réponse légèrement ironique de la part de l'auteur : « Votre petit article me touche beaucoup et il est très juste. Je me garde bien de préjuger de mon sort futur. »⁹⁷

De retour à Paris à la fin de 1918 Mauriac avait été vite repris par le 'tourbillon' de la vie de la capitale – une suite vertigineuse de déjeuners, de thés, de goûters, de dîners, de concerts, de théâtres, de salons ... En plus il écrivait beaucoup et cherchait à se lancer dans le journalisme. Tout en continuant à collaborer avec la *Revue des jeunes*, il se remit à des articles souvent polémiques cette fois dans le journal conservateur *Le Gaulois*.⁹⁸

Le premier, du 2 mars, en partie consacré à Maurice Barrès, lui valut une lettre de remerciement et d'encouragement de l'académicien.⁹⁹ Mauriac ne tarda pas à répondre et lui écrivit le 3 avril : « il me plairait fort de me répandre un peu plus dans les quotidiens. N'y aurait-il rien à faire pour

décrit comment l'héroïne, Odette, qui perd son mari au début de la guerre peu à peu surmonte sa douleur et épouse un officier aveugle. N'est-il pas possible que Mauriac fasse allusion à Marianne Chausson qui épousa un mutilé de guerre ?

96 Voir surtout 'Le Témoignage d'Henri Ghéon', le 10 octobre 1919.

97 *Correspondance François Mauriac-Georges Duhamel*, op. cit., 30.

98 « Corpechot, nommé directeur du *Gaulois*, me fait demander par Le Grix ma collaboration. » *Journal d'un homme de trente ans*, OA, op. cit., 256.

99 Voir LV, op. cit., 397.

moi à l'*Echo de Paris* ? »¹⁰⁰ Nous ne savons pas si Barrès avait réagi et avait essayé de faire entrer Mauriac au journal – espoir qui ne se réaliserait pas avant 1932. De toute façon Mauriac commençait à viser haut. L'idée de refaire une revue catholique comme *Les Cahiers* ou la *Revue des jeunes* ne l'intéressait plus semble-t-il. Le 20 juin 1918 il avait déjà écrit à Eusèbe de Brémond d'Ars :

Robert [Vallery-Radot] a-t-il des projets en dehors de la *Revue des jeunes* ? Hélas ! Le temps fait comme si ce n'était pas la guerre, les saisons s'accumulent sur nos tueries – nous ne retrouverons plus nos cœurs de juillet 1914 capables de faire joujou avec une belle petite revue, éventaire de nos plus récents états d'âme avec les moyens spirituels de se les procurer.

Mais il n'y avait pas que le journalisme.¹⁰¹ Il publia une nouvelle, *Le Retour en Gascogne*, dans *La Revue hebdomadaire* du février 1919 et un poème, *Le Disparu*, dans le *Mercure de France* en mai de la même année. Il avait probablement repris le manuscrit de *La Chair et le sang* (qui sera publié en 1920), terminé une pièce en collaboration avec Jacques-Emile Blanche, travaillé sur *Préséances* (1921) et les *Petits essais de psychologie religieuse* et écrit les deux premières versions inédites du *Mal*.¹⁰² Peut-être n'est-il pas surprenant que le 8 janvier 1918 il note dans son journal intime : « Quasi-certitude, un jour ou l'autre, 'd'arriver' », mais un an plus tard le ton a complètement

100 *Ibid.*, 102. Le 23 mai 1949 dans *Le Figaro* Mauriac qui oublie, semble-t-il, ses articles dans *Le Journal de Clichy*, écrira : « C'est vers 1920 que je portai mes premiers articles au *Gaulois*, déjà moribond, et, quelques années plus tard, que j'osais lever les yeux vers *L'Echo de Paris*, pour atteindre enfin, après *Le Baiser au lépreux*, à ce troisième ciel de la *Nouvelle Revue française*. »

101 N'oublions pas cependant que Mauriac publia deux articles à la une sous la rubrique 'Au jour le jour' dans *Le Figaro* le 24 décembre 1920 ('Le Dandysme et la Baisse') et le 1^{er} janvier 1921 ('Propos pour une autre année'). Par leur sujet et leur style tous les deux anticipent une grande partie de son journalisme des années trente.

102 Le 10 novembre 1920 Mauriac écrit à Brun qu'il a terminé « une longue nouvelle (100 pages dactylogr.) et qui pourrait convenir à vos cahiers de la quinzaine [...] la Peur de Dieu (c'est le titre). » Cette nouvelle deviendra *Le Mal*.

changé : « Sentiment de n'avoir rien fait qui vaille à trente-trois ans. Je ne suis rien encore. Ferai-je jamais quelque chose ? »¹⁰³

Quelles que fussent les raisons de cette volte-face la réponse est bien connue. Mais si Mauriac en tant que romancier allait bientôt savourer la célébrité à laquelle jusque là il n'avait fait que rêver, il n'abandonna pas pour autant le journalisme qu'il envisagea, si nous acceptons ce qu'il rapporte d'une conversation avec Francis de Miomandre en avril 1919, plutôt comme quelque chose de positif : « Francis de Miomandre m'assure qu'un écrivain a le droit d'exiger qu'on ne le juge pas sur un article de journal et qu'il n'y faut donner que des scories. Mauvais conseil que je ne suivrai pas. »¹⁰⁴ Et il tint parole. Comme nous l'avons déjà noté à partir de janvier 1919 il collabora régulièrement au *Gaulois*, un an plus tard Laudet lui offrit le poste de critique théâtral à *La Revue hebdomadaire* et en décembre 1922 il allait arriver enfin à se faire inviter à rejoindre l'équipe toujours admirée de la *Nouvelle revue française*.

Du 23 mars 1919 et le 14 mai 1921 Mauriac écrivit une trentaine d'articles dans *Le Gaulois* sur des sujets très variés – événements politiques et sociaux actuels, climat culturel, souvenir de la guerre et l'après-guerre, et souvenirs et valeurs personnels. Dès le premier il est évident qu'il y a un ton nouveau et nous commençons à percevoir le polémiste des années ultérieures. Qu'il en soit personnellement convaincu et qu'il suive de près la politique du journal est évident et ses articles possèdent une assurance et une autorité qui les distinguent de presque tout ce qu'il avait écrit au cours des années précédentes, notamment dans *Le Journal de Clichy*. Certes il y a des moments de réflexion et de méditation personnelles – ses souvenirs d'adolescent ('Les Champs et la ville', le 6 septembre 1919), de la terreur que lui inspirait la rentrée ('La Rentrée', le 9 octobre 1920), ou l'art et la valeur de l'écriture : « chaque ouvrage que nous achevons éclairer un peu plus notre cœur : c'est un examen de conscience, un moyen de nous mieux

103 Voir *Journal d'un homme de trente ans*, *OA*, op. cit., 244 et 254.

104 *Ibid.*, 256.

connaître et de nous mieux posséder » ('L'Auteur', le 23 octobre 1920)¹⁰⁵ – mais ce qui domine la plus grande partie des articles c'est une nostalgie des valeurs traditionnelles, caractéristiques de ce qu'il appelle « l'âge d'or », et une méfiance envers tout ce qui les menace. Mauriac déplore la « confusion des classes (qui) a détruit cette élite autrefois dénommée : la Cour et la Ville » ('L'Art et l'argent', le 10 janvier 1920) et un nouveau climat social et économique dominé par l'argent où « l'adolescent inconnu dans sa mansarde et qui s'appelle Baudelaire ou Balzac » a peu d'avenir ou est menacé par le danger de vouloir « tout sacrifier à la grosse vente » (Ibid).¹⁰⁶ Avec des mots qui rappellent certains de ses articles des *Cahiers* il prend la défense des 'purs écrivains', lui-même y compris bien entendu :

Aujourd'hui, le jeune homme de lettres qui a le souci du pain quotidien et qu'entoure ce bruit d'argent remué, trop facilement acquis et prodigué par des êtres subalternes, comment résisterait-il à la tentation de trahir sa gloire, de travailler pour la foule, de lui cuisiner des plats ? [...] Un auteur, s'il travaille pour un public choisi, dépouille de son moi l'œuvre où rien ne doit subsister que d'universel et d'humain. (Ibid.)

Heureusement il y en a qui savent résister (ou comme Mauriac n'ont pas de soucis d'argent ...) et dont la mission est « d'accroître et de défendre le patrimoine spirituel de la France » (*ibid.*).

Tout en se méfiant de 'l'avant-garde', Mauriac s'adressera aussi dans plusieurs articles aux nouveaux développements littéraires et artistiques, mais ce qui domine presque tout ce qu'il écrivait c'est le climat politique auquel il s'opposait et qu'il n'hésitait pas à décrier, souvent d'une façon fortement ironique – la montée du parti socialiste, le pouvoir du prolétariat et des syndicats et, à la suite de la révolution en Union Soviétique, la menace du bolchevisme. La chute de son article du 22 juin 1919, ('En

105 Deux semaines plus tôt *La Chair et le sang* était sorti. Comme le dit Jean Touzot, cet article « traduit une nouvelle fois sa hantise de l'argus et sa vulnérabilité aux critiques. » *Mauriac avant Mauriac* (Paris : Flammarion, 1977), 223.

106 Mauriac déplore aussi que des gens de ce qu'il appelle la nouvelle 'classe privilégiée' soient si bien payés : « les émoluments d'un agrégé à la faculté de médecine sont inférieurs à ceux de ses garçons de salle; certains chauffeurs touchent beaucoup plus qu'aucun président du tribunal » ('En temps de grève', le 22 juin 1919).

Temps de grève') par exemple, au moment des grèves des cheminots et des mineurs, en est typique :

Mais voilà qui importe peu à quelques-uns de nos meneurs bolchevistes : jouer le plus possible en travaillant le moins possible, c'est le secret du charme des soviets. Périssent le pays, périssent la civilisation, le jeu en vaut bien la chandelle : cela durera ce que cela pourra et, tout de même, on se sera bien amusé ! Il reste à savoir si le pays voudra faire les frais de ce divertissement rouge et si la France des Valois et des Bourbons n'est pas plus solidement construite que la Russie de Pierre le Grand et de Catherine II.

Mauriac se méfie aussi de la nouvelle démocratie basée selon lui sur de fausses prémisses. Le culte de l'Internationale a remplacé celui de la Patrie, lui-même inspiré par la foi et la religion catholique ; « il n'y a plus entre les hommes, de 'religion' (au sens étymologique du mot, qui signifie : ce qui relie) » et en termes qui n'auraient pas été mal placées dans *La Plume politique et littéraire* sinon dans l'*Action française* il évoque une période prérévolutionnaire où

Grands seigneurs, bourgeois, artisans se retrouvaient à genoux devant le même tabernacle ; de la même chaire, ils recevaient la même parole ; à défaut de la religion du Christ, ils étaient unis dans celle du roi : [...] A cette foi catholique et royaliste, la Révolution substitua la religion de la patrie et celle de la liberté qui subsistent encore puisqu'elles viennent de nous sauver. Mais enfin comment nier que chez quelques-uns – qui malheureusement sont des 'militants' – le culte de l'Internationale tend à remplacer celui de la patrie ?

('L'Internationale et la chrétienté', le 6 mars 1920)

Cette idée qui rappelle le rôle disciplinaire que Mauriac dans ses articles dans la *Revue des jeunes* attribuait au catholicisme, parcourt *Le Gaulois* comme un leitmotiv. Le 1^{er} juin 1919 l'ironie de sa chronique consacrée au président des Etats-Unis, Woodrow Wilson (« homme religieux et qui pratique une certaine religion »), et à la création du « projet maçonnique », la Société des Nations, ne diminue en rien une inquiétude plus profonde :

Quelle naïveté de croire que ces quatre ans d'hécatombes se pouvaient clore selon les jeux habituels de la diplomatie ! Il fallait qu'après un tel martyr les peuples cherchassent quelqu'un vers qui tendre les bras. Ce geste qui appelle au secours, ils le font d'instinct, comme du temps que la Société des Nations s'appelait Chrétienté. ('Le Magistère spirituel du Président Wilson')

De plus le choix de Genève – « au bord du lac calviniste » – plutôt que de Bruxelles comme siège de la Société provoque un éclat d'indignation même plus forte :

Le choix de Genève comme capitale de la nouvelle humanité donne alors de quoi penser. Quels propos durent échanger sur ce point notre allié et son ami le colonel House ?¹⁰⁷ [...] Les deux amis ont-ils souhaité que Genève désormais se dressât en rivale victorieuse face à l'autre cité – celle qui se dénomme le Ville Eternelle ou, plus simplement et plus orgueilleusement : la Ville ? Autour du temple colossal de la Société des Nations, au bord du lac calviniste, imaginèrent-ils déjà des pèlerinages déferlant ? Crurent-ils déjà entendre de pieuses Internationales ? Dans les grandes salles claires de la secrétairerie d'Etat, mille machines à écrire taperaient de wilsoniennes encycliques ; de grandioses fêtes célébreraient la nouvelle alliance de la religion réformée et de la maçonnerie universelle : temps futur ! vision sublime ! (*Ibid.*)

Il est aussi évident que l'esprit démocratique qui inspire la Société ne peut aboutir, selon Mauriac, qu'à un nivellement de classes et de nations, ce qui non seulement réduit la position et l'importance politique de la France mais ne tient aucun compte de l'expérience et du rôle crucial du catholicisme. « Les rigides principes wilsoniens, à chaque instant la réalité les déborde ; au contraire, la doctrine catholique est pleine de contradictions, d'antinomies qui concordent avec le réel. » Le 6 mars de l'année suivante dans 'L'Internationale et la chrétienté' Mauriac revient à la même idée ; même si en soi l'internationalisme, au fond un « besoin d'union et d'amour universel », devrait être accueilli, dans le climat actuel il a dévié de sa route, « l'Europe [l'] a perdu en perdant la notion de chrétienté » :

La chrétienté s'oppose à l'internationalisme en ceci qu'elle groupe des nations *aux visages différents* ; la Société des Nations ne sort des nuées qu'en devenant chrétienté ; les nations sans se renier elles-mêmes, ne se peuvent confondre que dans le Christ ; la vraie religion accomplit le miracle de les particulariser et en même temps de les associer en une catholicité militante : un seul Père, le pape, une langue universelle, le latin.

107 Sans poste officiel Edward House était très proche de Wilson et un conseiller important et de confiance.

Trente ou quarante ans plus tard de tels sentiments ne manqueront pas d'étonner. Le Mauriac de l'Occupation ou de la Guerre d'Algérie ou face à l'Islam n'hésitera pas – surtout en matière de politique ou de religion – à s'isoler et à prendre des positions loin de celles-ci qui le rendront non seulement très impopulaire mais assez souvent menacé de mort. Certes Mauriac subira une évolution mais il ne peut y avoir aucun doute qu'à l'époque ses instincts profonds – à peine surprenant chez quelqu'un de son rang, de son milieu et de son éducation – étaient conservateurs et traditionalistes, dont allaient se délecter les fidèles lecteurs du *Gaulois*. Mais il est aussi question dans ces chroniques du monde littéraire et artistique et là Mauriac, qui sera presque toujours circonspect devant de nouveaux mouvements ou écoles, restera plutôt fidèle à lui-même. S'il se méfie de tout ce qui se définit comme 'avant-garde', c'est parce qu'il y voit des éléments qui risquent de menacer « le patrimoine spirituel de la France » ('L'Art et l'argent', le 10 janvier 1920). En culture comme en politique, il y perçoit une tendance à l'internationalisme, à un nivellement, à une superficialité qui négligent non seulement la spécificité de la culture catholique de la France, mais aussi la vie intérieure, « le fond humain, l'homme de tous les temps » ('De notre temps', le 14 mai 1921).

Le 4 mai 1919 dans sa chronique 'Les Nouvelles Tables', Mauriac répond à la conférence de Guillaume Apollinaire, 'L'Esprit nouveau et les poètes' – une proclamation et une défense du cubisme – prononcée le 26 novembre 1917 au théâtre du Vieux-Colombier et publiée le 1^{er} décembre de l'année suivante.¹⁰⁸ Pour ceux qui se souvenaient de ses critiques dans *Les Cahiers* et *La Revue*, et en plus de son article dans *La Revue hebdomadaire*, le ton de Mauriac n'a pas pu surprendre :

108 Voir *Mauriac avant Mauriac*, *op. cit.*, 219, note 44. Selon Touzot « Mauriac a toujours souffert qu'Apollinaire prenne l'éminente place due, selon lui, au poète Jammes » et ce commentaire « prouve quel retentissement elle continuait d'avoir. » Bien qu'il soit possible que l'admiration de Mauriac pour le poète girondin – même exagérée – y soit pour quelque chose, son but ici est plus large.

Héritiers de la plus riche littérature, nous nous méfions d'instinct de ceux à qui nous attribuons le système de la table rase et que nous soupçonnons de renier un passé admirable. [...] Aussi bien Guillaume Apollinaire avait-il le souci de rattacher au passé les nouveaux poètes et voulut qu'ils procédassent des classiques. Il a eu la sagesse de professer que l'art a toujours une patrie, qu'il est toujours l'expression d'une race, d'un milieu donné. Pourtant, comment nier que le cubisme, chez les peintres comme chez les poètes, offre un caractère international ? Chez les nouveaux poètes, l'expression lyrique est nettement cosmopolite, et la raison en est simple : ces nouveaux venus se détournent de plus en plus de l'âme humaine, de la vie intérieure – c'est-à-dire de ce qui varie selon la race, le temps, le milieu, le climat ; en revanche, ils se passionnent pour la machine : ponts, traverses, câbles, pylônes, turbines, cheminées, ascenseurs, cinémas, phonographes, locomotives, dynamos, voilà leur accessoires habituels. Mais la machine ne nous renseigne pas sur l'homme. [...] Je veux bien qu'une forme nouvelle du lyrisme puisse naître de la machine – ou, au moins, un pittoresque nouveau – n'empêche que Guillaume Apollinaire s'aveuglait sur les tendances cosmopolites de ses disciples, de qui les noms paraissent aux sommaires des revues suisses, italiennes, russes : *le machinisme est international*, tout comme le bolchevisme, et c'est pourquoi les cubistes de Petrograd y représentent l'art officiel.

En ce qui concerne la peinture Mauriac s'attaque aussi à ce qu'il considère la dimension primitiviste du cubisme et pour les mêmes raisons. « Il semble que les représentants de l'esprit nouveau [...] veulent atteindre [...] le retour à l'état sauvage [...] par-delà les civilisations et les esthétiques, ils prétendent redevenir primitifs [...] ainsi, par toutes ses tendances, l'art cubiste prépare une régression indéfinie. » Même si Mauriac concède que par leur intérêt pour la machine, les poètes cubistes manifestent tout de même « un souci réel de la science », « le progrès scientifique n'évolue pas hors de la matière (et) en s'alliant à lui seul, la poésie demeure éloignée du monde intérieur et du surnaturel. » Le « nouvel évangile » comme il l'appelle, ne produit que du bruit.

Bien que les cibles principales de Mauriac en ce qui concerne la culture soient la poésie et la peinture, une certaine musique n'est pas ménagée non plus.¹⁰⁹ Si dans 'Tziganes' (le 13 avril 1919) il déplore la musique de leurs

109 Et quant au nouvel art, le cinéma, il est à peine reconnu. Si les 'privilegiés' de la Terreur n'avaient pas besoin de poètes, ceux de demain « en auront moins besoin encore, ayant le cinéma » ('En temps de grève', le 22 juin 1919).

groupes qui était à la mode dans les boîtes de nuit à Paris avant la guerre et dont « la frénésie excite l'esprit comme un alcool », il ne se montre pas plus tolérant envers des nouveaux « jazz-band » qui commençaient à proliférer dans la capitale.¹¹⁰ Cette musique était certainement loin de la musique classique (surtout celle de Beethoven et de Schubert) qu'il avait connue à la maison et qui restait son point de repère.¹¹¹ Mais ce qui le fait surtout protester contre la nouvelle musique c'est que, comme la poésie cubiste, elle ne 'produit que du bruit' et ne touche pas la 'vie intérieure', et dans un dernier paragraphe assez remarquable qui nous rappelle son premier article dans la *Revue des jeunes*, 'La Vocation des survivants', il écrit :

Ne pensez-vous pas qu'au sein de toute fête une minute devrait être choisie où feraient relâche les musiques, où chacun accepterait de se recueillir, de susciter en soi les visages de ceux qui, dans l'immense foule immolée, lui sont unis par les liens du sang ou par ceux de la tendresse ? De ce monde nous ne saurons bannir la joie mais j'aimerais qu'elle fût désormais voilée et pareille à ces journées d'octobre où se confondent le soleil et la brume.

Au fond cet appel est en même temps un avertissement et une critique. Le public peut être frivole et a la mémoire courte. Des gens qui avaient sifflé *Le Sacre du printemps* en 1913 l'applaudissent en 1920 pour lui donner « la consécration mondaine » ('A propos des Ballets russes', le 18 décembre 1920) ;¹¹² et comme dit Mauriac avec une ironie mordante dans l'article 'Tziganes' il ne faut pas dire du mal des jazz-bands « parce que les raffinés en raffolent » et maintenant « tout le monde est à l'avant-garde ». Le

110 Voir cinq ans plus tard la description dans *Le Désert de l'amour* des musiciens de jazz dans la boîte de nuit de la rue du nom bien choisi de Duphot, *OCI*, 847.

111 Comme la plupart de ses compatriotes Mauriac n'avait pas encore découvert Mozart. Même s'il n'avait pas de compétences musicales pratiques ou théoriques Mauriac était profondément mélomane. Une étude approfondie sur Mauriac et la musique reste à faire.

112 Pour l'affaire du *Sacre du printemps* voir Marie Dollé, 'Un sacre mouvementé : *Le Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky' in *Quel scandale !* (Paris : Collection 'Culture et Société, Presses universitaires de Vincennes, 2000).

danger est clair. En politique comme en culture un changement de décor peut s'annoncer très vite.

Quelles que fussent ses ambitions de se lancer dans le journalisme politique il est aussi évident – des sorties souvent quotidiennes aux concerts et au théâtre sont notées dans ses agendas – que Mauriac était de plus en plus captivé par la vie culturelle de la capitale et aimait en profiter pleinement. Il est donc peu probable que l'invitation de Le Grix¹¹³ d'être responsable de la rubrique théâtrale de *La Revue hebdomadaire* apportât un changement radical à ses habitudes – sauf peut-être que ses entrées étaient maintenant gratuites ! Si ses quelques chroniques dans *Les Cahiers* ou dans la *Revue des jeunes* avaient déjà donné une idée assez claire de ses goûts et ses préférences, son premier article dans *La Revue hebdomadaire* est comme une espèce de programme dans lequel avec humour et ironie évidente il se déclare maintenant prêt à les revoir et si nécessaire, à les réviser :

Puisqu'il faut, cet hiver, que je fréquente les théâtres et que je dois rendre compte de mes impressions aux lecteurs de *la Revue hebdomadaire*, j'ai d'abord voulu m'astreindre à une révision de mes idées sur la comédie en général, et j'ai découvert qu'elles étaient toutes de seconde main. Dans la conversation j'avais coutume de déclarer, par exemple, que l'état démocratique n'est pas favorable à l'art du théâtre ; que pour un Molière, un Racine, il s'agissait de satisfaire la Cour et la Ville, c'est-à-dire une élite, mais que pour un Bataille, un Bernstein, l'essentiel est de se faire applaudir par les foules cosmopolites qui garnissent indéfiniment les salles du Boulevard. J'ajoutais que les directeurs de ces lieux de plaisir n'étaient pas des artistes mais des hommes d'affaires, il leur importait seulement de cuisiner des plats selon des recettes connues. Enfin je déplorais l'importance excessive des grandes vedettes et des grands couturiers, et je dénonçais l'actrice pour qui l'auteur dramatique s'abaisse à écrire des rôles sur mesure. Voilà de quels prétextes je me payais afin de ne pas fréquenter les théâtres, et je comptais pour rien le fait de loger dans ce XVI^e arrondissement qui, passé minuit, inspire aux chauffeurs de taxi une répulsion incroyable. (le 6 décembre 1919)

Mises à part des périodes de plusieurs mois pendant lesquelles il travaillait sur autre chose (sur la composition du *Baiser au lèpreux* du début de juillet jusqu'à la fin d'octobre 1921, par exemple) et son nom ne figure pas dans les

113 Secrétaire de la revue, Le Grix en deviendra directeur le 4 octobre 1920.

pages de la revue, au cours de quatre ans Mauriac fera un compte rendu de plus de cent cinquante pièces.¹¹⁴

Pendant les lecteurs de *La Revue hebdomadaire* ne devaient pas s'attendre à des notices enthousiastes. Même si – comme il le dit dans son premier article – il reconnaît qu'un « homme de goût trouve en lui de quoi prendre son plaisir à des spectacles bas », en général elles sont souvent critiques sinon sévères. Dans la plus grande partie de ses notices Mauriac se contente de résumer l'action de la pièce et de temps à autre de faire des remarques sur les acteurs, le décor ou le metteur en scène. Mais il se plaint régulièrement de l'état « pitoyable » (le 25 novembre 1922) du théâtre contemporain, de sa « misère » (le 23 octobre 1920), de son « néant » (le 28 avril 1923) et du fait que « l'idée fixe » de trop des « dramaturges poussièreux et sinistres » (le 25 novembre 1922) est de chercher à « atteindre le réel, (à) créer par tous les moyens l'atmosphère » ce qui selon lui est « au fond la négation du théâtre » (le 4 novembre 1922). De plus la pénurie d'imagination des dramaturges est frappant ; ils « se battent des flancs [...] pour découvrir des sujets de pièces et la nécessité où ils se trouvent d'en revenir toujours à l'adultère » (le 1^{er} janvier 1920). Et ce qui est peut-être pire c'est que les spectateurs se laissent duper. « Le jargon des acteurs, les toilettes, l'usage du téléphone, tout le décor 'moderne' leur donne l'illusion du réel et ils s'y laissent prendre comme aux cires du musée Grévin » (le 24 juillet 1920).¹¹⁵

Mauriac ne se retient pas de se railler de certaines pièces et de leur auteur ou même de les accabler de mépris. Sacha Guitry compose sa pièce *Je t'aime* « ainsi que son journal intime. Il vide presque au hasard, sur la scène, son carnet de notes. [...] Il doit inventer son intrigue à la dernière minute, peut-être même au cours des répétitions » (le 30 octobre 1920). L'incomparable force de Léo Larguier dans *Les Bonaparte* « est surtout d'avoir consacré à

114 Après cette date il continuera à écrire dans la revue mais ne fera plus de chronique théâtrale.

115 Mauriac se sert de la référence au musée Grévin de nouveau dix-huit mois plus tard : « Sauf sur deux ou trois scènes, le théâtre à Paris ne relève pas plus de l'art que le musée de Grévin ou que certaines maisons tolérées » (le 17 décembre 1921).

ces Bonaparte trois actes où, à la lettre, il ne se passe rien » (le 20 novembre 1920). Avec *Notre passion* René Wachthausen et Gabriel Reuillard, « soucieux comme tous les auteurs d'obtenir le plus grand succès possible, ont décidé de ne rien laisser au hasard. Ils n'ont rien inventé, rien innové, rien risqué » (le 29 janvier 1921). *La Gloire* de Maurice Rostand est une « immense barbarie en trois actes » (le 5 novembre 1921). Le 23 juin de l'année suivante l'objet de son sarcasme est *Un jeune ménage* de Louis Verneuil :

Là où il n'est rien, la critique perd ses droits. Il n'appartient à personne d'exposer le sujet d'*Un jeune ménage*. Il n'existe pas. Et comme on ne trouve non plus dans cette comédie une étude de mœurs ou de caractère, il reste à admirer en M. Louis Verneuil le tour de main qu'il faut pour écrire quatre actes absolument vides. Mais le dialogue ? Un cliquetis de vieux mots, qui irrite, puis endort.

Mais parmi tous les dramaturges contemporains celui qui est particulièrement visé est Henri Bataille dont les pièces selon Mauriac sont vides, sans aucune valeur morale et qui reflètent ce qu'il appelle ailleurs les « abîmes » de la société ou le « monde affreux où nous sommes »¹¹⁶ :

M. Bataille souffre de ne pouvoir plus nous surprendre ; comment étonnerait-il des gens qui s'attendent au pire et sont assurés de n'être pas déçus. Depuis *le Phalène*, il s'efforce en vain d'être au-dessous de lui-même : voici dix ans qu'il a touché le fond. [...] Le théâtre de M. Bataille n'a [...] aucune signification sociale ; il n'exprime rien du monde vivant ; il ne peut pas servir à l'histoire de la société, mais à celle de M. Bataille lui-même ; et seuls, sans doute, des médecins le pourront consulter avec profit. (le 21 janvier 1922)

Quel que soit le sujet de ses pièces, Bataille « se pose et le corrompt » et toujours « conscient de son ratage, il se cache derrière l'accessoire, il décroche des apparitions ».¹¹⁷

116 Voir 'L'Art de Marcel Proust', le 26 février 1921, et la notice sur *Les Plaisirs du hasard* de René Benjamin, le 6 mai 1922.

117 Notice sur *L'Homme à la rose*, le 25 décembre 1920. Dans sa notice nécrologique sur Bataille le 25 mars 1922 Mauriac se montre plus indulgent : « La violence de la critique n'est souvent l'effet qu'un dépit amoureux. »

Le 23 octobre 1920 dans un compte rendu des *Ailes brisées* de Pierre Wolff, Mauriac écrit : « Aussi décrié qu'apparaisse aujourd'hui l'art du théâtre, l'excès même de sa misère nous rend l'espoir ». Trois ans plus tard il est à peine plus optimiste : « Le néant de notre théâtre nous obligera chaque année à chercher de nouveaux auteurs en lointain pays ».¹¹⁸ Mais bien que la plus grande partie des chroniques de Mauriac au cours des quatre ans confirment, du moins selon lui, que la situation est sombre, tout n'est pas perdu. Il est vrai que les auteurs de 'lointain pays' en général méritent son approbation, surtout les Russes : « L'art russe naît des entrailles de ce peuple. Romanciers, musiciens se nourrissent de la Sainte Russie » (le 19 mars 1921) ils « nous obligent de voir notre misère, notre médiocre misère que n'embellit pas même quelque beau drame » (le 30 avril 1921) ; le miracle de l'art russe c'est « qu'il ne crée pas de 'types', mais des êtres dans leur richesse, dans leurs contradictions » (le 29 octobre 1921). *La Puissance des ténèbres* de Tolstoï est « peut-être le seul drame contemporain qui nous donne le sentiment du surnaturel » ; dans *Ma Vie d'enfant* Gorki nous offre « l'être humain dans sa complexité » et Tchekhov dans *Oncle Vania*, des personnages qui sont « profondément humains ». Même les sujets osés et violents des pièces de Strindberg qui au premier abord ne sembleraient pas faits pour attirer Mauriac sont reconnus.¹¹⁹ Le 21 mai 1921 dans sa notice sur *Mademoiselle Julie*, il écrit : « après ce ragoût scandinave, nous trouvons fade le plus faisandé Bataille. C'est que, chez nous, le théâtre faisandé est si peu humain qu'il semble insignifiant, tandis qu'un Strindberg crée des monstres vivants et souffrants. »

Au cours des années suivantes dans ses romans Mauriac va lui-même se pencher sur des monstres similaires, ceux qui en 1928 dans *Le Roman* il décrira comme « des chaos vivants, des individus contradictoires ». Mais même s'il prétend qu'en tant que romancier son but est d'aller « toujours plus avant dans la connaissance des passions » il y a des limites, car le

118 Le 28 avril 1923. Compte rendu de quatre pièces dont deux sont *Six personnages en quête d'un auteur* de Luigi Pirandello et *Le Professeur Klenow* de l'écrivain danois Karen Bramson.

119 Pas toujours cependant. Après avoir vu *La Danse de la mort* il écrit : « Il est difficile de juger sans parti pris ces funèbres simagrées. On n'a aucune autre opinion sur la pièce que le désir de s'en aller » (le 12 novembre 1921).

« secret des cœurs » n'est ouvert qu'à « la science sacerdotale du Christ ».¹²⁰ Il n'y a rien d'étonnant donc, comme dans *Les Cahiers* ou la *Revue des jeunes*, que les pièces de théâtre qui proclament ou qui reflètent la foi de leur auteur, des pièces de Claudel, de Gabriel Marcel ou de Henri Ghéon par exemple, gagnent son approbation. Du *Pauvre sous l'escalier* de ce dernier il écrit le 5 mars 1921 : « ne devons-nous pas louer Ghéon du parti qu'il a pris de mettre son art au service de sa croyance, bravant ce dur siècle, le plus étranger qui fût jamais aux réalités de la foi ? » Et si la « déconcertante et savante syntaxe » de Claudel continue à irriter les critiques, « c'est surtout cette vision catholique du monde – dans *L'Annonce faite à Marie* – qui les étonne et les scandalise » (le 14 mai 1921). Deux ans plus tard dans une notice sur *L'Otage* il défend Claudel de nouveau : « Un poète qui pense par images, qui saisit et qui fixe entre toutes choses des rapports non encore perçus et surtout qui nous impose avec violence une vision catholique de l'univers, suscitera toujours l'inimitié des esprits modérés, des lettrés raisonnables et fins comme en envoient à Paris toutes les provinces de France. » Mais il y a autre chose que la question de la foi. Bien qu'elles ne soient peut-être pas nombreuses c'est dans de telles pièces et dans quelques-unes qui, même sans la part de la foi, révèlent la complexité morale des êtres, que se trouvent des raisons d'être optimiste quant à l'avenir du théâtre.

Même si l'empressement de Mauriac à se déclarer ouvert à l'art dramatique de l'époque exprimé dans son premier article du 6 décembre 1919 est ironique et même s'il y a quelques pièces modernes d'une qualité indubitable et qu'il admire, il ne peut pas s'empêcher de se référer au théâtre et aux valeurs du dix-septième siècle. Dans une notice favorable consacrée à la pièce de Paul Bourget, *Le Soupçon*, par exemple, où il n'est pas difficile de retrouver des allusions aux préfaces de Racine, nous lisons :

Il n'existe de beau théâtre que dans une civilisation avancée. Il faut que les passions se heurtent à des lois morales, même à de subtilités de conscience. La barbarie des fournisseurs actuels de la scène supprime ces hauts débats. Les instincts déchaînés n'entrent en conflit avec rien. Il n'est plus de croyance ni de tradition qui les arrête. (le 27 novembre 1920)

120 *Op. cit.*, OC II, 764, 770, et 757.

Le 2 avril de l'année suivante dans sa notice sur *Les Amants puérils* de Crommelynck il offre ce qui est une sorte de résumé de sa position contemporaine :

Si le vrai seul est aimable, on peut dire qu'aujourd'hui le théâtre est le contraire du vrai ; la plus ridicule convention y règne dans les caractères comme dans les situations ; il est le royaume de l'arbitraire, du truc et de la ficelle. Les grands classiques rejoignent le vrai par la peinture exacte des caractères et des passions ; dans la pire convention, ils demeurent humains et leur génie mue l'artifice en poésie.

Heureusement il y a des interprètes de talent – Sarah Bernhardt, Charles Boyer,¹²¹ les Pitoëff, Charles Dullin par exemple – et des metteurs en scène qui assurent que les valeurs traditionnelles ne seront pas perdues. Gaston Baty mérite ses éloges mais comme Mauriac l'avait anticipé une dizaine d'années plus tôt c'est surtout la compagnie du Vieux-Colombier sous la direction de Jacques Copeau qui « sauve l'honneur du théâtre français ». La doctrine de Copeau tient dans cette formule : « dégager par la simplicité de la mise en scène, la pure configuration des chefs-d'œuvre. Plus d'exigeantes vedettes ni de décorateurs présomptueux, mais sur un tréteau nu, une compagnie où chacun à sa place ne souhaite rien que servir » (le 6 mars 1920). Elle « nous rappelle la noblesse de cette profession et nous enseigne qu'elle comporte une mystique. Il nous apparaît que ces jeunes gens n'usurpent pas le beau nom d'artistes ; ils collaborent avec Shakespeare, avec Molière. Jamais ils n'interprètent une vilénie ; ils ont horreur de ce qui est bas. Ils sont les serviteurs du génie ». Mais le « puritanisme théâtral de Copeau » surprend ; le public n'en a pas l'habitude (le 1^{er} janvier 1921).

Dans l'ensemble de ses chroniques pour *La Revue hebdomadaire* Mauriac n'hésite donc pas à déplorer le répertoire limité du théâtre de l'époque et sa valeur morale douteuse (« nous avons, sur les boulevards, les scènes que nous méritons » (le 6 mars 1920)), mais de temps en temps il se permet aussi d'introduire des observations politiques ou sociales comparables à

121 Le 17 novembre 1923 Mauriac écrira : « Selon ce que nous avons prédit depuis quatre ans, (Boyer) est unanimement reconnu aujourd'hui comme le meilleur de nos jeunes premiers. »

celles de ses articles dans *Le Gaulois*. Le 21 octobre 1922 dans sa notice sur *L'Insoumise* de Pierre Frondaie par exemple il s'adresse à la question de la femme dans la société et la nécessité de la discipline chrétienne :

Ainsi comme la loi d'Islam, celle du Christ claustrait judicieusement les femmes, mais non comme un objet de plaisir. Elle les disciplinait, leur assignait une tâche sublime, et leur assurait cette magnifique culture intérieure qui fut l'apanage des Gilberte Périer, des Jacqueline Pascal. Les bayadères en liberté de nos dancings, les mouquères empanachées et stériles qui déshonorent ce siècle ne répugnent pas moins à la loi chrétienne qu'à celle de Mahomet.

Moins d'un mois plus tard le 11 novembre 1922, dans son compte rendu de *Blanchefleur, ne m'épousez pas* de Jacques Téry (une pièce située en 1935, une époque où la France est « surtout peuplée de nègres » ...) il est question encore de la femme et du problème de la dépopulation :

La France se dépeuple parce que les filles-mères ne sont pas assez respectées et que la procréation en dehors du mariage est considérée honteuse ! Et nous assistons au baptême solennel de l'enfant nègre d'une bonne blanche ; pour cette cérémonie, l'évêque lui-même s'est dérangé. La jeune fille de la maison, d'ailleurs agrégée de philosophie, se glorifie d'un accident du même ordre. Ce n'est pas à M. Téry qu'il faut rappeler que c'est dans la famille et par la famille que se perpétue la race et que la France dépeuplée souffre aujourd'hui des coups portés à la famille. Il sait que l'union libre est l'ennemie de la procréation ; qu'il existe un rapport constant entre la religion et la fécondité d'une race et que même ses chers enfants naturels sont plus nombreux dans les départements chrétiens que dans les autres.

La chronique théâtrale du 22 décembre 1923 sera sa dernière dans *La Revue hebdomadaire* et Mauriac cèdera sa place à Martial-Piéchaud. Sans doute la succession avait déjà été assurée. Deux mois plus tôt (le 10 novembre) et face à la nouvelle saison il n'avait pas caché son manque d'enthousiasme :

J'en ai assez vu pour être sûr que rien n'est changé au théâtre depuis la saison dernière. Les consolations nous viennent toujours des mêmes tréteaux : Vieux-Colombier, Comédie des Champs-Élysées. Ailleurs c'est toujours la même façon d'être médiocre, ou mauvais, ou exécrable.

Les auteurs d'aujourd'hui offrent ce trait commun que tout ce qui est humain leur est à peu près étranger. Il s'est formé peu à peu, à leur usage, une humanité de théâtre aussi éloignée de l'humanité réelle que le seraient les habitants de la lune.

La semaine suivante cependant *L'Homme enchaîné* de son ami Edouard Bourdet lui fait ravalier ses paroles – « je n'oserai plus répéter que tout ce qui est humain est étranger aux auteurs dramatiques de notre temps » – mais la pièce fait exception et il n'y a rien d'étonnant à ce que le 22 décembre il s'avoue « à bout de souffle ». Ses mots d'accueil pour Martial-Piéchaud se transforment rapidement en une expression non seulement de désillusion mais de soulagement :

(il) aura sur moi, entre autres supériorités, celle de ne pas s'ennuyer, comme il m'est arrivé trop souvent, dans un fauteuil d'orchestre qui est quelquefois un strapontin. Il faut aimer beaucoup le théâtre pour résister à tant de mauvaises ou exécrables pièces, aux entr'actes indéfinis, aux ouvreuses, aux contrôleurs ; il faut l'adorer pour ne pas éprouver à la sortie une impression de vide intérieur ... Que de fois, rentrant le soir, ai-je senti le besoin d'ouvrir un livre, de lire quelques pages pour me débarbouiller l'esprit de toutes les niaiseries entendues !

Mais nous ne devons pas oublier que les articles que Mauriac écrivait pour *La Revue hebdomadaire* ne se limitaient pas à des chroniques théâtrales. Il y a en plus une vingtaine d'autres articles dont la grande partie sont les premiers jets des extraits des essais – *Le Roman*, *Mes grands hommes*, *La Vie et la mort d'un poète*, *Commencement d'une vie* et *Du côté de chez Proust* – mais aussi des comptes rendus de romans ou d'essais, et quelques articles divers y compris des incursions dans la politique et le sport ...

En général Mauriac est moins sévère dans ses notices sur les romans que dans celles sur le théâtre. Des romans où il est question de conflits spirituels ou psychologiques ou de valeurs qui lui sont chers – ceux de Proust (*Le Côté de Guermantes*), de Duhamel (*Confession de minuit*), d'Emile Henriot (*Les Temps innocents*) et de Montherlant (*La Relève du matin*) par exemple – gagnent son approbation,¹²² mais il n'hésite pas à en critiquer d'autres

122. Le 18 décembre 1920 Mauriac fait le compte rendu du livre de son ami Vallery-Radot, *Devant les idoles*. Le livre est « généreux et souvent magnifique » mais Mauriac, toujours pris lui-même par le 'tourbillon' de la ville et les réceptions mondaines, ne peut pas s'empêcher de contester le portrait que l'auteur donne de Paris : « La désillusion de M. Vallery-Radot va jusqu'à lui [au lecteur] faire voir un Paris de décadence, hallucinant et invraisemblable : 'Comme à Alexandrie, la débauche s'étale dans les

– comme il avait déjà critiqué certains dramaturges – dont l’auteur a cru trouver tout ce qu’il lui faut dans les mœurs de la société contemporaine. Sa notice sur *Marguerite* de Marcel Boulenger, le 28 mai 1921, est typique, mais en même temps elle cache à peine des traces de quelques-uns de ses préjugés personnels que nous trouvons dans *Le Gaulois* où son dernier article date du 14 mai :

Marguerite est un document pour bien connaître notre société d’après-guerre. Mlle Arnaillé est la jeune fille de ce temps, pratique équilibrée, et pourtant décidée de ne suivre que son cœur. Le jeune Ephraïm, cet ancien combattant socialiste et juif qu’elle épouse contre vents et marées, rappelle tous ces amoureux de la justice qui travaillent de bonne foi au triomphe du socialisme et à leur propre avancement. Nul romancier n’avait encore si bien mis en lumière ce mélange d’idéalisme et d’arrivisme qu’on admire chez tant de jeunes hommes d’aujourd’hui, qu’ils soient bolshevistes ou nationalistes. [...] Le père et le fils Arnaillé ressemblent à tant d’hommes d’affaires que nous connaissons, qu’a piqué la tarentule de l’américanisme. Il faut les voir entrer dans un restaurant, les deux mains bien enfoncées dans les poches, les épaules larges et balancées.

Antisémitisme, bolchevisme, nationalisme, arrivisme, mondes des affaires ... tous sont connus, et s’il n’avait pas parlé de ‘l’américanisme’ dans le journal il avait déjà abordé le sujet dans un de ses premiers articles pour *La Revue hebdomadaire*, ‘Les Américains dans ma ville’ (le 28 septembre 1918).¹²³ Ecrit pendant un séjour à Bordeaux l’article est une réflexion nostalgique sur sa ville natale qu’il avait connue jeune avec ses vieilles traditions et son conservatisme, et sur la guerre et la perte de milliers de jeunes hommes dont les Américains. Mais Mauriac se plaint doucement aussi de l’impact des troupes américaines en garnison dans la région sur la vie des jeunes bordelais – et surtout des jeunes femmes :

rues ... Satan se promène oisif et rit ... Chaque nuit Paris s’illumine, danse, chante et s’enivre en son honneur ... » etc.

123 Cet article sera repris dans *La Table ronde* en janvier 1953 et par Touzot dans *Mauriac avant Mauriac*, *op. cit.*, 85–92.

Sur cette ville où tant de jeunes hommes s'accumulent, des femmes venues de partout s'abattent. Celles de qui l'éducation ne fut pas négligée et qui parlent l'anglais ont lieu de bénir le don des langues qui leur fut départi. Les marins américains pareils, avec leur serre-tête blanc, leurs pantalons évasés, à des personnes de comédie italienne et d'embarquement pour Cythère, traînent après eux tous ces cœurs faciles et les chassent de la main comme des mouches. Au coin des rues, elles se posent par plaques.

Et un peu plus loin :

Je reconnais chaque pierre et ne reconnais aucun visage. Un Américain s'efface pour laisser passer une jeune femme. Un autre ramasse la balle d'un petit garçon. Ils ont le désir de plaire. Ils plaisent en effet, ces beaux étrangers à qui tout est simple, même de se marier. L'un d'eux voit au skating une jeune fille, décide qu'il l'épousera et l'épouse dans les quinze jours. Elle ignore l'anglais, il ne sait pas un mot de français. Inquiète à vingt-cinq ans de ne plus trouver de mari, elle accepte cette destinée mystérieuse. Le tendre regard de jeune géant la rassure. Où va-t-il emporter la petite Française ?¹²⁴

Si le mélange d'humour et de sérieux que nous trouvons ici sera caractéristique de beaucoup d'articles de Mauriac surtout des années cinquante et soixante, il l'est aussi de celui consacré au boxeur français, Georges Carpentier, challenger pour le titre mondial au poids lourd contre l'Américain Jack Dempsey. Dans 'La Gloire de Georges Carpentier' (le 2 juillet 1921)¹²⁵ – première et rare excursion de Mauriac dans le monde du sport – il se moque de ses compatriotes qui sont séduits par « l'éloquence du poing » et qui « parient pour Georges parce qu'il est le plus intelligent ». Sans s'opposer totalement au sport il prend plaisir quand même à se moquer de ceux qui poursuivent le culte du corps au détriment de l'âme ou de l'intelligence et il truffe son article de références à Corneille et Racine (« le tournoi de *Bérénice* »), à Pascal, à Méré, Bossuet, Platon et Socrate ... Et

124 Presque trente ans plus tard de telles descriptions s'appliqueront aux troupes allemandes surtout pendant les premiers mois de l'Occupation et l'image de l'araignée qui empoigne et étouffe le globe – lieu commun de la publicité antisémite et dont Mauriac se sert dans sa notice sur *Marguerite* de Boulanger – figurera dans la propagande du gouvernement de Vichy et des Nazis.

125 Repris dans *La Table ronde* de janvier 1953 et par Touzot dans *Mauriac avant Mauriac*, *op. cit.*, 197–203.

il rappelle à ses lecteurs qu'ils sont tout de même mortels et que quels que soient leurs efforts « ils découvriront qu'aucune méthode d'entraînement ne nous assure contre la déchéance de la chair, mais qu'il nous appartient de régner sur notre âme et de nous servir, pour une telle domination, des misères même de cette chair. »

En plus de ces quelques articles Mauriac continua tout de même à faire sa chronique théâtrale dans *La Revue hebdomadaire* jusqu'en décembre 1923 – le mois où *Genitrix* fut publié – mais depuis un an il collaborait aussi à ce qu'il appellera plus tard en 1945 dans *La Rencontre avec Barrès* son 'évangile', la prestigieuse *Nouvelle revue française*.¹²⁶ Une quinzaine d'années plus tard dans les *Mémoires intérieurs* il en parle de nouveau mais non peut-être sans une trace d'ironie ; c'était, dit-il, « le journal officiel de cette élite dispensatrice de la gloire. Gide, par elle, a réglé l'opinion des jeunes hommes que nous étions entre 1910 et 1914. »¹²⁷

Bien qu'il n'y ait aucun doute que Mauriac admirât non seulement la revue avec les « plus subtils jeunes hommes de notre génération » mais aussi Gide lui-même dont 'il n'évitait pas la séduction', à l'époque et dans le contexte du groupe spiritualiste dont il faisait partie il devait être plus circonspect.¹²⁸ Qu'il réussît finalement à être reconnu par la *NRF* cependant peut être attribué surtout, semble-t-il, à trois facteurs. Pour commencer nous n'avons qu'à lire la correspondance que Mauriac a entretenue avec Jacques Rivière à partir de 1911 pour voir avec quelle ténacité – et malgré sa collaboration aux *Cahiers de l'amitié de France* et ensuite à la *Revue des jeunes* – il

126 *Op. cit.*, *OA*, 191.

127 *Op. cit.*, *OA*, 509. Voir aussi une lettre à Jacques-Emile Blanche du 26 juillet 1917 : « J'ai ouvert de vieilles *Nouvelle Revue française* : que de talent enfoui là ! Que de beaux œufs pondus par ces autruches qui cependant cachent leur tête pour qu'on ne les voie pas ! », *Correspondance : François Mauriac-Jacques-Emile Blanche 1916-1942* (Edition établie par G.-P. Collet, Paris : Grasset, 1976), 42.

128 Malheureusement il n'y avait pas de réciprocité. « J'aurais donné tout ce que j'avais fait et tout ce que j'avais publié, tout ce qu'il y avait de brillant dans ma vie pour faire partie de ce petit groupe, mais il n'en était absolument pas question. » *Souvenirs retrouvés*, *op. cit.*, 121.

essayait de se faire reconnaître du groupe de la *NRF*.¹²⁹ Deuxièmement avec ses chroniques dans *La Revue hebdomadaire* il était en train de devenir un des principaux critiques du théâtre parisien de l'époque. Troisièmement, et ce qui était plus important, il prit la défense de Gide contre les attaques d'Henri Massis et de l'extrême droite catholique dans l'article 'À propos d'André Gide. Réponse à M. Massis', publié le 21 décembre 1921 dans la petite revue *L'Université de Paris*, dirigée par Marcel Arland. Dans *La Revue universelle* du 15 novembre Massis s'en était pris à Gide dans un article intitulé 'L'Influence de M. André Gide', où il dénonce son « âme affreusement lucide dont tout l'art s'applique à corrompre ». Dans sa riposte, bien qu'il reconnaisse que Gide reste en dehors du catholicisme, Mauriac admire sa « sincérité terrible » et surtout son refus de « succès faciles » et d'asservissement à « une fin morale ». Gide « n'offre rien qui choque la raison. Son désordre intérieur devient la matière de son art, sans doute, mais c'est le plus noble usage que l'homme sans Dieu puisse faire de sa misère » et, continue Mauriac, dans une phrase qui pourra bien s'appliquer à ses propres œuvres surtout des années vingt : « La mission de Gide est de jeter des torches dans nos abîmes, de collaborer à notre examen de conscience. » L'article – qui sera entièrement repris dans les pages de la *NRF* en février de l'année suivante – lui valut une réponse chaleureuse de la part de Gide le 29 décembre :

Vous êtes le premier, le seul, qui osiez prendre un peu ma défense (je dis : oser, car il faut du courage, vraiment) et je vous remercie de comprendre et de dire que mon grand crime est d'avoir toujours voulu être naturel, sincère et de bonne foi. Quel repos !, quel répit, de lire enfin une appréciation qui ne soit point dictée par la haine. Et que je suis heureux que cet article soit écrit précisément par vous, pour qui depuis longtemps je sens mon affection grandissante.¹³⁰

129 Voir notre édition de cette correspondance, *François Mauriac et Jacques Rivière, Correspondance 1911–1925*, *op. cit.* et notre article 'Mauriac's Contributions to the *Nouvelle Revue française*' in John E. Flower and Bernard C. Swift, *François Mauriac. Visions and Reappraisals* (Oxford, New York, Munich : Berg, 1989), 117–131.

130 Voir les ouvrages de Jacqueline Morton, *Correspondance André Gide–François Mauriac*, *op. cit.* et de Malcolm Scott, *Mauriac et Gide*, *op.cit.*, aussi bien que notre édition de la correspondance de Mauriac et Rivière.

En 1920 Mauriac avait envoyé à Rivière un exemplaire de son troisième roman *La Chair et le sang* avec la dédicace : « A Jacques Rivière / très particulier hommage / F. Mauriac. » Bien qu'il n'y eût pas de réponse, Rivière a dû demander à Albert Thibaudet d'en faire un compte rendu. Mauriac fut sans doute encouragé par la note de Thibaudet – « ce livre riche et ardent »¹³¹ – mais lorsque *Préséances*, sorti en juillet de l'année suivante, ne figurait même pas sur la liste de livres reçus par la *Nouvelle revue française* il s'est plaint, peut-être un peu impétueusement auprès de Proust. La réponse de celui-ci, en partie ironique sans doute, était en même temps significative : « Voulez-vous que je m'en occupe, dès que votre *adversaire* Jacques Rivière sera revenu de vacances, qu'on en fasse un [compte rendu] dans la *NRF*? »¹³² Il y en aurait un en septembre, toujours de Thibaudet, mais cette fois une notice brève et tiède. Mais un changement d'atmosphère n'était pas loin et Mauriac était sur le point de réaliser son ambition 'secrète', il allait « rejoindre enfin ce groupe littéraire avec lequel je me sentais le mieux accordé ».¹³³ En novembre 1922, Rivière lut et accepta *Le Fleuve de feu* pour sa revue (« J'ai lu votre roman avec un profond intérêt et je le prends naturellement, et avec reconnaissance »)¹³⁴ et il paraîtrait en feuilleton en décembre de cette année et en février et mars 1923. A la fin de 1922 aussi Rivière demanda à Mauriac de faire un compte rendu du roman de Jacques de Lacretelle, *Silbermann*. Ceci, son premier article original dans la *NRF*, sera publié en décembre.

En tant que critique, la collaboration de Mauriac à la *NRF* au cours des années 1922–1927 sera assez modeste – quatorze comptes rendus de romans et de collections de poésie et sept chroniques dramatiques ou leur équivalent. Il ne sera donc jamais un des collaborateurs principaux, mais en tant que directeur de la revue Rivière était astucieux. Il savait que Mauriac apporterait aux pages de la revue une dimension nouvelle et peut-être provocatrice et en plus il semble probable qu'il voulait que Mauriac continuât

131 En conversation avec Amrouche une trentaine d'années plus tard Mauriac se contente de rappeler « un petit compte rendu extrêmement banal » ... *Souvenirs retrouvés*, *op. cit.*, 123.

132 *Du côté de chez Proust*, OA, 278. C'est moi qui souligne.

133 *La Rencontre avec Barrès*, OA, 192.

134 *François Mauriac–Jacques Rivière: Correspondance*, *op. cit.*, 15.

à prendre parti pour la *NRF* et pour Gide dans la dispute avec Massis et des conservateurs catholiques.¹³⁵ Il est aussi possible qu'il le considérât comme le successeur naturel de Proust dans le domaine du roman psychologique.

Quoi qu'il en soit les réactions de Mauriac à certains ouvrages n'ont rien d'étonnant. En juin 1923, par exemple, dans le numéro de la *NRF* où il écrit un compte rendu favorable du *Premier Livre de quatrains* de son ami Francis Jammes, Roger Allard condamne le recueil de Claude Dubosq – et par extension le jugement de Jammes qui en avait écrit la préface :

M. Francis Jammes nous confie, au seuil de sa préface, que M. Claude Dubosq est un merveilleux musicien qui s'adonne aussi à la poésie. Souhaitons donc au musicien de n'avoir jamais à mettre en musique les vers du poète. Car ce dernier ne craint pas d'écrire :

La sécheresse cesse d'être laide
Avec ce « cri dans le désert » Tolède ...

Ni même d'allitérer ainsi :

Que les passants suavement ressentent
Un besoin de saintes senteurs absentes ...

Et un an plus tard Joseph Delteil, dans son compte rendu du *Deuxième Livre de quatrains*, considère que Jammes est un poète qui « vend de la simplicité au comptoir, dans le Magasin du Cœur ». Il n'est pas difficile d'imaginer la réaction de Mauriac devant de tels jugements. Si, comme toujours, il admire les œuvres de la Comtesse de Noailles et si, malgré des faiblesses techniques, il peut s'enthousiasmer pour la poésie d'Alphonse de Métérie grâce à son sujet principal – son adolescence – et sa simplicité et son traditionalisme, il continue à considérer Jammes comme un des principaux poètes de l'époque et l'élève au même rang que Hugo, Baudelaire et Laforgue. En ce qui concerne le théâtre nous retrouvons aussi le même ton acerbe qui avait caractérisé un bon nombre de ses chroniques dramatiques dans *La Revue hebdomadaire*. Bien que selon Léon Régis et François de Veynes (*NRF*, mars 1925) les pièces de Sacha Guitry méritent une place « parmi les premières », Mauriac les rejette avec une férocité presque brutale :

135 Voir David Steel, 'Jacques Rivière et la pensée psychanalytique', *Revue d'histoire littéraire de la France*, Vol. 87, 1987, 901–915.

« M. Sacha Guitry manque d'invention et refait toujours la même pièce ; non qu'il traite le même sujet : c'est par l'absence de sujet que toutes ses comédies se ressemblent » (février 1925). Mais sa réaction à d'autres pièces, surtout à celles où il est question de conflits, d'incompréhension mutuelle, souvent provoqués par la sexualité, est instructive. En janvier 1925 dans sa notice sur *La Galerie des glaces* d'Henry Bernstein, il écrit :

L'amour, l'amitié même, nous sont une solitude, parce que la maîtresse la plus attentive, l'ami le plus clairvoyant ne prennent de nous qu'une image restreinte. Dure fatalité qui nous condamne au choix exclusif, immuable qu'une femme ou un camarade font en nous de certains éléments ; et ils négligent, ils ignorent tous les autres. [...] Nous ne sommes pas plus que ce que nous croyons que ce que nous paraissions être aux autres.

Un an plus tard il admirera une « scène magistrale » dans le deuxième acte de *Robert et Marianne* de Paul Géraudy où se confrontent « deux solitudes » et en mai de la même année il est encore plus enthousiaste pour *La Prisonnière* d'Edouard Bourdet. Non seulement Bourdet a osé écrire une pièce qui traite du lesbianisme – « sujet scabreux » – mais ses personnages sont incapables de communiquer, et ne peuvent que se meurtrir comme contre les « barreaux d'une cage ». ¹³⁶ Mais si ce thème a été exploité avec succès dans certaines pièces de théâtre, la situation dans le roman, où le romancier reste omniscient, est tout à fait autre, du moins d'après Mauriac. Dans sa notice sur la reprise d'*Hedda Gabler* à la Comédie française (mai 1925) il loue Ibsen d'avoir créé un personnage « indéchiffrable » :

Ibsen nous livre cette créature vivante, mais n'en démêle pas l'enchevêtrement ; il n'organise pas ce chaos ; il renonce à nous éclairer ce monde obscur. Rien qui nous paraisse plus éloigné de l'ambition des créateurs d'aujourd'hui : ils veulent atteindre au plus profond en nous, mais d'abord le rendre clair. [...] Les romanciers ne font pas de bon théâtre : aux seuls dramaturges nés, peut-être appartient-il donc de demeurer attentifs à ce que tentent les romanciers et d'en faire leur profit.

136 Est-il besoin de rappeler que l'image des barreaux et de la prison sera d'une importance capitale dans *Thérèse Desqueyroux* ?

A une époque où l'humanité « est terriblement appauvrie du côté de l'âme »¹³⁷ Mauriac rejette l'idée que le romancier puisse s'attribuer le droit d'essayer de 'démêler l'enchevêtrement' de ses personnages même avec ce que l'œuvre de Freud – tout récemment vulgarisée – lui apporte.¹³⁸ Comme il dira en 1928 dans *Le Roman* : « Il y a un secret des coeurs qui est fermé aux anges, ouvert seulement à la science sacerdotale du Christ. Un Freud aujourd'hui, par des ruses de psychologue, entreprend de le violer ».¹³⁹ Trop de romans contemporains reflètent un monde vide où les personnages sont réduits à des études de cas, des abstractions sans aucune dimension spirituelle. Ceux de Paul Morand sont typiques. Bien qu'il ne le nomme pas directement il n'y a aucun doute que c'est Morand que vise Mauriac dans son compte rendu admiratif de *Silbermann* dans lequel il observe que le lecteur se trouve « loin [...] de cette rutilante littérature où, parmi la faune des palaces, des sleepings, des bars de nuit et des hammams, l'instinct sexuel mène les êtres comme des chenilles aveugles. » (Par contre, *Ouvert la nuit* et *Fermé la nuit* auxquels Mauriac fait allusion sont reçus avec enthousiasme dans les pages de la NRF par Benjamin Crémieux et Valéry Larbaud en mai 1922 et mai 1923 ...¹⁴⁰)

137 *Le Roman*, OC II, 755.

138 *L'Introduction à la psychanalyse*, traduit de l'allemand par S. Jankélévitch, sortit aux éditions Payot en 1922. Dans la NRF de janvier de cette année un article de Jules Romains, 'Aperçu de la psychanalyse', l'annonce et anticipe « la saison Freud (où) les 'tendances refoulées' commencent à faire dans les salons, quelque bruit. » et Rivière s'intéressait vivement à Freud. Voir David Steel, *art. cit.*, notre *François Mauriac-Jacques Rivière, Correspondance*, *op. cit.* 21, 22 et Paul Croc, 'Mauriac et Freud', *Cahiers de l'Herne*, *op. cit.* 219–231.

139 *Le Roman*, OC II, 757, 8.

140 Voir *La Vie et la mort d'un poète*, OA, 57 : « Nos jeunes romanciers créent des êtres aussi contradictoires mais dont le caractère essentiel pourrait être défini 'incoordination' [...] L'art de Paul Morand et de ses émules exprime donc fidèlement la confusion du monde après une longue tuerie. » Mauriac n'était pas sans admiration pour Morand (voir par exemple *Le Roman*, OC II, 754, 5) mais il s'opposera à son élection à l'Académie française en 1958. Voir 'La Bataille des bulletins blancs' dans *Le Figaro littéraire* du 21 juin, repris dans *D'un bloc-notes à l'autre*, *op. cit.*, 443–447.

Ce thème devient un leitmotiv. Dans son compte rendu de *La Prisonnière* de Proust (avril 1924)¹⁴¹ Mauriac se plaint – comme il se plaindra dans *Du côté de chez Proust* – que Proust ne s'intéresse ni à ses personnages ni à la peinture véridique des émotions, et qu'il n'en résulte que des exceptions, des êtres anormaux et des créatures dénuées de toute valeur :

Il les étudie presque abstraitement et comme un clinicien. Ces personnages, qui l'ont tant divertit, semblent l'intéresser de moins en moins. Sortis de lui sans que le fil ait jamais été rompu, ils rentrent de nouveau en lui, ils se perdent dans son ombre. [...] Au vrai, dans *La Prisonnière*, rien n'importe autant à Proust que de nous livrer le résultat de ses investigations touchant l'amour. C'est dans l'unique étude du sentiment qu'il s'inquiète d'être véridique, et aux nécessités de cette étude, il subordonne son récit.

Ce qui plus est, en ce qui concerne l'amour, Proust néglige totalement le rôle purifiant de la foi. Mauriac accordera à ce fait la même importance en juillet 1927 dans un compte rendu très favorable d'*Adrienne Mesurat* (« le roman de la solitude humaine, le roman de l'impossible conflit ») et il se retrouve aussi au centre de ses réserves concernant la liberté sexuelle et des analyses psychologiques du roman contemporain. Le protagoniste homosexuel du *Cycle de Lord Chelsea* d'Abel Hermant, par exemple, est « indifférent à toute métaphysique » (juillet 1923) et en novembre de la même année Mauriac trouve que *Le Bon Apôtre* de Philippe Soupault reflète une crise morale et spirituelle générale où rien n'est fixe, où il n'y a aucune base solide : « Si la personnalité se crée sans cesse, change sans cesse ; si nous naissons à chaque seconde, notre individualité étant successive, notre sincérité doit l'être également : à ce qui est fuyant par essence rien de fixe ne peut servir. » Mais Mauriac se retrouve isolé ; comme les romans de

141 Proust mourut en novembre 1922. En janvier de l'année suivante la NRF publia un volume commémoratif et Rivière était obligé d'interrompre la publication du *Fleuve de feu*. Il semble probable que Mauriac s'est plaint parce que Rivière lui écrira à la fin de l'année : « j'ai senti brusquement tout ce que ma conduite avec vous, dans cette question de la publication en janvier de votre roman, avait eu non seulement d'odieux, mais encore de ridicule. J'ai été d'une indécision absurde. » *François Mauriac-Jacques Rivière : Correspondance, op. cit.*, 18. N'est-il pas possible que Rivière lui ait offert l'article sur *La Prisonnière* comme une sorte de compensation et pour s'excuser ?

Morand, celui de Soupault et *La Valise vide* de Drieu la Rochelle sont accueillis avec enthousiasme par Crémieux dans son 'Bilan d'une enquête' (septembre 1923).

Il est donc évident que Mauriac n'hésita pas à se distancier des positions 'officielles' de la *NRF* (peut-être qu'il en prit un plaisir presque pervers) et dans ses notices le débat, qui bientôt l'opposera à Gide et qui allait provoquer ce dernier à publier sa 'lettre ouverte' dans la revue en juin 1928 et Mauriac sa réponse *Dieu et Mammon* un an plus tard, commençait déjà à se profiler. Si une vingtaine d'années plus tard Mauriac observera, comme nous l'avons déjà noté, qu'il lui avait fallu « douze ans [...] pour rejoindre enfin le groupe littéraire avec lequel je me sentais le mieux accordé »¹⁴² l'entente ne durera pas longtemps. Il n'y a aucun doute, comme nous l'avons vu, que Mauriac avait admiré Gide et les 'subtils jeunes hommes' de la *NRF* de loin, mais au fond il était de nature trop indépendante et différente pour s'y intégrer complètement – pas plus d'ailleurs qu'il ne l'avait fait aux *Cahiers* ou à la *Revue des jeunes* ou qu'il ne le fera plus tard à d'autres revues ou hebdomadaires. Si comme romancier il connaissait déjà la célébrité avec *Le Baiser au lépreux* et *Genitrix*, il s'imposait aussi maintenant par sa voix critique et surtout indépendante.

En effet Rivière avait été astucieux en anticipant le rôle que Mauriac allait jouer non seulement à la *NRF* mais sur la scène culturelle et intellectuelle de la capitale. Certes, il continuera à fournir des comptes rendus à la revue, mais à partir de la fin de 1923 la majorité de ses articles (une trentaine en 1924 et 1925) sont plutôt des premiers jets de ses romans ou des extraits de ses essais souvent autobiographiques. Mais la voix de Mauriac commençait à s'imposer et plusieurs directeurs de revues le sollicitaient pour leurs enquêtes, certains d'une réponse et d'une prise de position qui, même basée sur des valeurs traditionnelles, serait en même temps individuelle.

Le 15 mai 1922, en réponse à l'accusation qu'il est 'stupide', *Les Marges* publia une enquête intitulée 'Le XIXe siècle, est-il un grand siècle ?' : « Est-il opportun de rabaisser une époque éprise d'idéologie et d'art, aux yeux nos foules actuelles, qui ne se complaisent que trop, hélas ! aux jeux du stade ou

142 *La Rencontre avec Barrès, OA*, 192.

au spectacle du cinéma ? » Pour ceux qui connaissaient déjà des chroniques de Mauriac dans *La Revue hebdomadaire* et la *Nouvelle revue française* sa réaction n'aurait eu rien de surprenant. Comme toujours le dix-septième siècle est mis en vedette mais ceci « n'empêche que [...] c'est le XIXe qui nous a donné les maîtres auxquels nous revenons toujours », même si en même temps « on ne vit de si belles intelligences ni de si grands poètes asservis à de si mortelles erreurs ». Pourtant le climat politique et intellectuel a changé. Depuis la guerre et les bouleversements dans l'ordre social et moral qui s'ensuivent, le public a le droit « d'exiger qu'un écrivain a raison », ce qui pour Mauriac – même s'il ne l'écrit pas en toutes lettres – signifie que seules les œuvres inspirées par la foi soient valables. Le 15 février de l'année suivante Mauriac revient au même thème dans une enquête occasionnée par la censure du roman de Victor Margueritte, *La Garçonne*.¹⁴³ Dans des phrases qui encore une fois ne sont pas sans pertinence pour ses propres œuvres – et n'oublions pas que c'est à ce moment que *Le Fleuve de feu* est adapté en feuilleton dans la *NRF* – Mauriac souligne l'importance de l'autocensure :

La censure est nécessaire à l'art d'écrire – surtout à l'art d'écrire des romans. Le romancier doit avancer aussi loin qu'il peut dans la connaissance des passions – il doit tout pouvoir dire, mais avec une science du langage dont il usera justement pour éviter ce que M. Margueritte a cherché. Le renoncement à l'effet sale, c'est la vertu essentielle des écrivains qui prétendent à l'audace. L'important est que nous soyons notre propre censeur.

Selon Mauriac, Margueritte tout simplement manque de talent,¹⁴⁴ mais le problème trouve sans aucun doute un écho personnel, et un peu plus loin bien qu'il ne fasse aucune allusion précise à ses œuvres récentes (non seule-

143 Censuré par le Conseil de l'Ordre de la Légion d'Honneur, Marguerite sera exclu de ses rangs.

144 « Sans doute le grand péché de M. Margueritte, celui qui ne lui sera pas pardonné – parce qu'il est pour l'écrivain une forme du péché contre l'Esprit – c'est de ne pas avoir du talent. »

ment *Le Fleuve de feu* mais aussi *Genitrix* et *Le Mal*),¹⁴⁵ il n'est pas difficile de deviner sa propre inquiétude face aux attaques de la critique catholique : « Un romancier, s'il est catholique, a bien des ennuis ; n'empêche que son art bénéficie de la réserve à quoi il est tenu : il faut qu'il devienne le maître de l'allusion, de la suggestion et de l'ellipse. »

Deux ans plus tard et loin de telles considérations littéraires ou culturelles la voix de Mauriac se fit entendre de nouveau dans un contexte tout à fait différent. En été 1925 choquée et même dégoûtée par le silence des intellectuels devant « la folle et honteuse guerre du Maroc voulue par l'Impérialisme français », la revue marxiste, *Clarté*, adressa une lettre aux « intellectuels pacifistes, anciens combattants, révoltés ». Selon elle la situation en 1925 était comparable à celle en 1914 ; encore une fois les intellectuels « par servitude, par lâcheté, ou par de simples raisons d'ambitions, s'apprêtent [...] à trahir les véritables intérêts du pays, à mentir encore une fois à sa face ». En même temps le directeur de la revue, Henri Barbusse, fit un appel dans la presse 'aux travailleurs intellectuels' qui condamnaient la guerre de se manifester. La réaction d'un grand nombre d'entre eux qui se définirent comme 'Les Intellectuels aux côtés de la Patrie' – et dont Mauriac faisait partie – fut de publier une réponse dénonçant ce qui était selon eux « une propagande accrue de mensonges et de calomnies » pro-

145 Grasset avait l'intention de publier *Le Mal* en été 1924, mais au dernier moment Mauriac s'y opposa. Le 15 mai il écrit à Brun : « Je suis étonné que Grasset ait décidé de publier le *Mal* sans m'en rien dire. J'ai sur ce point un avis très net : si j'ai le prix, je comprends qu'une fois son effort épuisé sur *Genitrix*, Grasset veuille bénéficier, avec un nouveau livre, du bruit fait autour de mon nom. Mais, au cas beaucoup plus probable où je ne serais pas couronné, ce serait une erreur de rompre cette progression que j'ai suivie depuis l'armistice et de publier un livre moins bon sur lequel la critique s'en donnera à cœur de joie ! » et le 1^{er} juin « Tachez de persuader Grasset : la publication du *Mal* serait une immense faute. » Mais même si le roman fut retiré comme on le sait des éditions Grasset au dernier moment, il avait déjà paru dans la revue *Demain* en avril 1924. Il se peut cependant que Mauriac eût d'autres raisons, plus personnelles, pour son opposition. Voir notre article 'Le Mal de mère', in *Nouveaux Cahiers François Mauriac* (N° 10, Paris : Grasset, 2002), 63–73.

pagée par « quelques esprits criminels ou égarés ». La différence ne saurait être plus nette.

Sans doute à sa grande déception, sur les deux cents lettres envoyées, *Clarté* ne reçut qu'une cinquantaine de réponses. La grande majorité de ceux qui répondirent partagèrent sans question la position de la revue, mais quelques-uns, tout en déplorant toute guerre quelle que soit sa nature ou ses origines, essayaient d'ouvrir le débat en situant celle-ci ou dans le contexte complexe des troubles intérieurs du Maroc et de l'Afrique du Nord, ou en l'associant au problème général du colonialisme. Mais non sans courage Mauriac était presque seul à profiter de l'occasion pour prendre une position critique. En termes qui reprirent ceux de la réponse à Barbusse il accuse *Clarté* d'être coupable d'une hypocrisie qui faisait appel à des sentiments et à des valeurs que « la plupart de [ses] amis méprisent, ou qu'ils s'efforcent d'étouffer en eux », même s'ils sont capables de les ressentir. La question du moins telle qu'elle est posée par *Clarté*, évite le vrai problème – la politique du Parti Communiste telle qu'elle est formulée à Moscou. Comme dans ses articles dans *Le Gaulois* Mauriac se révèle viscéralement anti-communiste. Les communistes « se moquent du 'droit des peuples à disposer d'eux-mêmes' et l'ont prouvé [...] Ils n'attachent aucun prix infini à la vie humaine, nous le savons tous [...] » et « Moscou représente un renversement des valeurs tel que l'humanité n'en avait jamais connu ». Il faudra une vingtaine d'années avant que Mauriac change d'avis et même à ce moment-là la réconciliation sera de courte durée.

Après une vingtaine d'années et plus de deux cent cinquante articles de toutes sortes, est-il possible de dire que le grand journaliste de l'avenir s'était déjà annoncé ? Ce qui est certain est qu'en tout ce qui concerne des questions politiques et sociales la position de Mauriac au début du siècle n'est autre que celle qu'on attend de quelqu'un de son milieu et de sa classe. Ses préférences culturelles sont également bien définies. Dans tous les domaines son conservatisme et son traditionalisme se manifestent maintes fois, aussi bien que sa conviction que la stabilité et le bien-être de la société future ne pourront pas être garantis – du moins en France – sans la foi et la discipline fondamentale du catholicisme. Nous chercherons donc presque

en vain dans tous les articles de cette première période des remarques ou des commentaires qui anticipent le journaliste de l'époque de la Guerre d'Espagne, de l'Occupation, des crises parlementaires de la cinquième République et surtout de la Guerre d'Algérie et la politique française en Afrique du Nord. Il est vrai aussi qu'à l'époque Mauriac s'occupait plutôt de sa carrière littéraire et comme il dira à plusieurs reprises plus tard, la politique ne faisait pas partie de ses priorités ou de ses préoccupations principales. Pourtant il est aussi vrai, et comme nous l'avons suggéré, que ses fréquentes affirmations ultérieures que les origines des positions prises dans les années cinquante et soixante s'y trouvaient déjà sont du moins exagérées sinon entièrement fausses.

Mais même si ces articles représentent une sorte de long apprentissage journalistique et même si ceux publiés dans *Le Journal de Clichy* et *Le Gaulois* sont 'sur commande', ils se distinguent souvent par une indépendance d'esprit et un talent précoce. La maîtrise du ton et du registre est impressionnante ; il est déjà évident que Mauriac n'a rien du 'journaliste robot'. Et en tant que chroniqueur littéraire ou dramatique il nous fait la même impression. Quel que soit le contenu d'une pièce de théâtre, par exemple – même si elle l'ennuie – il est évident qu'il prend toujours plaisir à trouver les mots qui conviennent. Mauriac passe de l'ironie à l'invective, de la fausse flatterie à l'admiration sincère, de l'admonition à l'approbation, de l'indulgence au dédain brutal. Il s'engage avec son lecteur ou son adversaire. Il est rare, même dans les comptes rendus les plus ordinaires, qu'il n'y ait pas une tournure de phrase ou une allusion culturelle qui nous frappe. Mais encore plus frappant parmi les articles sont ceux qui traitent des sujets littéraires ou sont des réflexions ou des méditations. Là, Mauriac, se libérant de la politique imposée par la rédaction d'une revue ou d'un journal, révèle des préférences personnelles et des conflits intérieurs que nous retrouvons dans ses romans et ses poèmes¹⁴⁶ de la même époque, aussi bien que dans

146 Non seulement *Orages* collection publiée en 1925 mais aussi *Le Sang d'Atys* qu'il a probablement commencé en 1924 ou 1925, poème où il a mis tout ce qu'il avait « de plus 'enfoui' » de lui. Voir *NLV*, *op. cit.*, 216 et notre *François Mauriac–Jean Paulhan, Correspondance, 1925–1967*, *op. cit.*, 124–129.

son journal intime et sa correspondance. Mais quelle que soit l'occasion ou quel que soit le sujet, la plus grande partie des articles de Mauriac pendant ces vingt premières années ne manquent jamais de retenir notre intérêt et d'annoncer le journaliste à qui le Jury du Prix Nobel ne fera pas allusion.